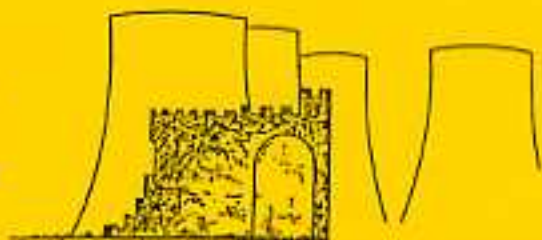


Mémoire
d'Ardèche



N° 20

TEMPS PRESENT

Archives de l'Ardèche - Place A. Malraux 07000 Privas

A quarante heures du front...

Les Ardéchois dans la Grande Guerre



11 novembre 1988

Nouvelle série

SOMMAIRE

Editorial, P. Ladet	1
1. Ardéchois sur le front	
Les régiments "ardéchois" au combat, Colonel (E.R.) Ganivet	3
A Berlin, témoignage de H. Salomon	5
L'itinéraire d'un combattant, témoignage de G. Meysen	9
Lettres du front	12
2. Les combats de l'arrière - La vie en Ardèche pendant la guerre	
Economie et main-d'œuvre pendant la guerre, F. Cayrier	15
A quarante heures du front, C. Laganier	19
L'Hôpital Auxiliaire bénévole n° 35 bis, M-H. Reynaud	25
L'opinion publique ardéchoise pendant la Grande Guerre, F. Cayrier	27
Sur l'itinéraire d'une réfugiée, l'Ardèche, P. Veyrenc	29
Lieux de mémoire : les monuments aux morts, F. Cayrier	31
Ardéchois morts pour la France	35
Aquo bolega	36
Livres et publications	37

M.A.T.P. laisse à chaque auteur la responsabilité des propos qu'il émet

Ce cahier, le vingtième de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent, a reçu le parrainage de la Commission Départementale de l'Ardèche de l'Information Historique pour la Paix. Il n'aurait pu être réalisé sans les documents prêtés par les familles Durand, Martin, Meysen, Béraud-Salomon, Tauran, Veyradier et par l'association La Roche Haute de Balazuc.

Pour la Paix

Soixante-dix ans après, le souvenir est là. Non plus ce souvenir de gloire et de triomphe qui présidait au défilé des troupes du 14 juillet 1919, mais un souvenir fait de douleur et de silence, un souvenir évoqué à voix basse, presque chuchoté. Un souvenir très présent, cependant, inscrit à jamais dans la pierre et le marbre des monuments sur les places de nos villages, dans les églises, dans les cimetières et plus encore dans le cœur des survivants qui ont laissé là-haut, au Chemin des Dames, là-bas, aux Dardanelles, les camarades de leur jeunesse. Souvenir de celles qui ont vu partir leur amour et qui n'ont gardé qu'un sourire. Souvenir de ceux et celles, nombreux parmi nous, qui n'ont de leur père qu'une photo, une carte venue du front puis plus rien.

Ceux-là savent parler de la terrible épreuve avec la discrétion et la pudeur qui siéent aux grands deuils.

Car la première guerre mondiale est d'abord portée comme un deuil. Deuil familial, un frère, plusieurs parfois, un père. Deuil du village où chaque semaine qui passait voyait la liste des morts et disparus s'allonger. Deuil de la terre que l'on n'avait pas fini de travailler et qu'il a fallu abandonner. Deuil d'un pays, l'Ardèche, dur certes et qui a connu d'autres drames dans son histoire, mais qui a subi avec le conflit sa plus difficile mutation. Deuil enfin d'une Europe qui se voulait exemple pour l'humanité et qui fut le champ de bataille des impérialismes du premier XX^{ème} siècle.

Que fut cette rupture en Ardèche? Que fut cette déchirure pour ceux qui vécurent les cinq années de feu et de boue? Pour ceux qui, restés au pays, réorganisèrent leur vie dans l'attente de l'absent et pour que demeurent le foyer, le sillon du champ, l'atelier?

Les premiers, partis parfois dans l'enthousiasme d'une jeunesse préparée depuis longtemps au choc, apprirent à vivre avec la peur, cette peur rentrée, contrôlée mais toujours présente. La guerre était devenue très vite leur nouveau métier. Ils apprirent à jaillir des tranchées, à ramper sous les barbelés et dans les boyaux, à combattre et à tuer à la mitrailleuse, au mousqueton, à l'arme blanche. En un mot ils apprirent à participer à cette mécanique implacable qui les broyait. «Je les grignote» disait le généralissime et fantassins, chasseurs alpins, soldats du génie venus du plateau, des pentes cévenoles, du piémont, des bords du Rhône, Ardéchois réunis aux Provençaux, Corses, Bretons obéissaient. Avaient-ils du courage? Ils firent preuve d'abord d'une étonnante conscience professionnelle. Mais faire son métier de guerrier, jour après jour, obéir aux ordres, quels qu'ils soient, c'était déjà avoir du courage.

A l'arrière, c'est d'abord l'attente. Attente du facteur, de la lettre qui n'arrive pas, un jour, deux, une semaine déjà et l'angoisse qui gagne, la visite du maire porteur de la nouvelle tant redoutée. Après les premiers mois vécus dans la confiance, la déjà longue liste des disparus écrase peu à peu la famille, le hameau, le quartier; la crise, économique bien sûr, mais morale surtout, s'installe et comme un écho aux difficultés et aux révoltes des combattants, surgissent conflits sociaux et grèves. La lutte décisive, pourtant, trouvera encore assez d'énergie dans les villages comme dans les tranchées.

Car par delà les distances, c'est le même esprit qui anime les uns et les autres. La communauté demeure dans cet échange de lettres où la vie familiale et le travail des champs tiennent tant de place et l'on s'attache de part et d'autre à préparer l'après. On l'espère, on le rêve cet après guerre. Il ne sera pas ce qu'on imagine mais on le vit déjà et par-dessus tout on aspire à la Paix.

Ainsi, au-delà des apparences et de l'horreur quotidienne, tout ce que fait le combattant, tout ce que vit sa famille là-bas au pays, est tendu vers un seul espoir: que la Paix revienne, il y a tant à faire chez nous, il y a tant à vivre, tant à aimer.

Mémoire d'Ardèche et Temps Présent, en ce 11 novembre 1988, dédie ce cahier-témoignage à ceux qui sont restés dans les terres de Lorraine ou d'Orient, à ceux et celles qui ont porté et portent dans leur chair et dans leur cœur la blessure de l'Histoire, à ceux qui, soixante-dix ans après, mènent un autre combat pour l'avenir et pour la Paix.

Pierre LADET

Pour la Paix

Ardéchois sur le front



Les régiments «ardéchois» au combat

Colonel (E.R.) Louis GANIVET

Le souvenir des Morts pour la France ne doit pas se limiter à l'inscription de leurs noms sur les monuments élevés à leur gloire et à une ou deux cérémonies annuelles. Il faut aussi faire connaître aux jeunes générations les souffrances qu'ils ont endurées et le courage dont ils ont fait preuve pour assurer la survie de la France et l'honneur de la Patrie. C'est pourquoi la Commission Départementale de l'Information Historique pour la Paix (Direction Départementale de l'Ardèche de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre), la Délégation Générale du Souvenir Français de l'Ardèche, s'inspirant du remarquable ouvrage du Colonel (E.R.) Convert «Les Corps de Troupe Ardéchois dans la Guerre» ont estimé nécessaire de rédiger cet article qui retracera, aussi fidèlement que possible, la part prise par les Ardéchois dans le premier conflit mondial qui a pris fin voici soixante-dix ans.

A l'époque, l'appel sous les drapeaux s'effectuait en vertu du principe du recrutement territorial. Ceci explique que, sans qu'il y ait eu d'unités uniquement formées d'Ardéchois, la majorité de ceux-ci ont combattu au sein de la 75^{ème} Division de Réserve (DR), des 25^{ème} - 27^{ème} - 30^{ème} et 126^{ème} Divisions d'Infanterie (DI), des Chasseurs Alpins et du 159^{ème} R.I.A. Le 61^{ème} de Privas faisait partie de la 30^{ème} D.I. Les Artilleurs, les Cavaliers, les Sapeurs entraient dans la composition des 14^{ème} et 15^{ème} Corps d'Armée. Faute de documentation, il n'a pas été possible de retracer les actions menées par nos Marins. Ils sont pourtant nombreux.

Dès le début des hostilités, toutes ces formations sont regroupées à droite du dispositif français (Vosges - Lorraine - Woëvre). La course à la mer, en septembre 1914, les dispersera. C'est le 8 août que les Ardéchois reçoivent le baptême du feu. Ayant pris un moment l'avantage, ils sont contraints au repli puis stoppent l'offensive ennemie et participent à la course à la mer. Durant cette période ils subissent de lourdes pertes mais font preuve d'un courage, d'un esprit de sacrifice et d'un sens du devoir qui méritent d'être cités en exemple:

- Les 10 et 11 août un bataillon du 40^{ème} R.I. de Nîmes enlève une position ennemie à la baïonnette, tient tête à une puissante contre-attaque puis, décimé, doit se replier. Le 11 août au soir, ce bataillon fort de 900 hommes n'en comptait plus que 38.

- Début septembre, le 16^{ème} R.I. de Montbrison perd 1500 hommes à Doncières.

- Dans la Woëvre, le 25 août, le

240^{ème} R.I. de Nîmes perd 12 officiers et 900 hommes en quelques heures. Ce même régiment, les 7 et 8 septembre, attaquant à Ipeccourt subit de lourdes pertes. Son effectif de 2200 est réduit à 900.

- Entre Kemmel et Ypres, le 17 novembre, le 7^{ème} B.C.A. repousse un assaut de la 1^{ère} Division de la Garde qui laisse 1600 tués dans sa position.

De nombreux autres actes de bravoure pourraient être cités: l'attaque de Morthomme, l'assaut du Bois de Berthonval où le même 6^{ème} B.C.A. perd 60 % de son effectif. Mais que dire des souffrances endurées par les hommes durant l'hiver, dans les tranchées, sous la pluie, la neige et les tirs d'artillerie?

Au début de 1915, les formations à forte participation d'Ardéchois sont dispersées: Artois - Somme - Verdun - Vosges. Elles se regroupent en partie en septembre lors de la bataille de Champagne.

Aux rigueurs de l'hiver 1914-1915 il convient d'ajouter l'évolution des méthodes de combat. Il ne s'agit plus d'une guerre de mouvement mais d'une guerre de tranchées qui rend chaque attaque, chaque assaut encore plus meurtrier. L'artillerie multiplie ses actions: tirs d'arrêt, tirs d'accompagnement, pilonnage des positions. Les gaz asphyxiants et les mines font leur apparition. L'emploi d'un grand nombre d'armes automatiques multiplie le nombre des combattants mis hors de combat.

En 1915, l'héroïsme des Ardéchois ne tarit pas. En voici quelques exemples.

Dans la neige, avec une tempéra-

ture de moins 25°, le 7^{ème} B.C.A. enlève le Vieil Armand à la baïonnette en marchant au chant de la Sidi Brahim. Dans les mêmes conditions, en mars, les 6^{ème} et 23^{ème} B.C.A. prennent le Petit et le Grand Reicherkopf mais ces unités perdent 50 % de leur effectif.

1916, c'est la titanique bataille de Verdun et l'offensive de la Somme. Les 27^{ème} - 30^{ème} - 126^{ème} D.I. vivent l'enfer de Verdun. Les Chasseurs, le 114^{ème} R.A.L.T. et le 159^{ème} R.I.A. attaquent dans la Somme.

A Verdun, aux gaz, aux mines, aux pilonnages d'artillerie s'ajoutent l'emploi des lance-flammes, le manque de ravitaillement et d'eau. Beaucoup de positions sont prises, perdues et reprises au corps à corps. Subissant de lourdes pertes les régiments n'ont que quelques jours pour se réorganiser avant de remonter au front. Parfois exténués, couverts de boue, n'ayant pas dormi depuis plusieurs jours, ce ne sont plus des hommes qui attaquent ou défendent mais de véritables loques humaines, titubant ivres de fatigue et de souffrance.

Comment ne pas citer cette unité du 173^{ème} R.I. qui à bout de forces contre-attaque à la baïonnette en chantant la Marseillaise?

Dans la Somme, à l'automne, la situation de nos Poilus n'est pas meilleure. Le sol est détrempé, le terrain labouré par les trous d'obus. Certains blessés meurent par enlèvement.

1917 voit deux armes nouvelles faire leur apparition: les chars d'assaut, les bombes larguées d'avion.

Le 75ème R.I., le 114ème R.A.L.T., les Chasseurs Alpins se distinguent au Chemin des Dames, à Craonne et à la Malmaison. Le 126ème resté sur le front de Verdun consolide les positions françaises.

La 30ème D.I. est envoyée sur le front d'Orient par voie ferrée et par bateaux. Un transport de troupes, l'Amiral Magan, est torpillé et 200 hommes sont portés disparus. Fin 1917, la Division occupe un secteur à proximité de Monastier luttant contre deux ennemis: le froid et le manque de ravitaillement.

En novembre, après le désastre de Caporetto, les 7ème - 117ème et 23ème B.C.A. sont acheminés sur l'Italie. Ils rentreront début 1918.

1918 peut se diviser en deux parties:

- Libérés à l'est par la Paix de Brest-Litovsk, les Allemands portent tous leurs efforts sur le front Ouest et attaquent en Mars-Avril, en Avril-Mai et en Juin-Juillet.

- A partir du 18 juillet les Alliés prennent l'offensive, d'abord en réduisant les poches créées par les attaques allemandes, puis en déclenchant une offensive générale qui les conduira à la Victoire.

Toutes les unités à forte participation d'Ardéchois participent à la gigantesque bataille rendue particulièrement meurtrière du fait du perfectionnement et de la multiplication des armements. Il convient d'ajouter à cela une épidémie de grippe espagnole qui a rendu certaines unités indisponibles durant plusieurs semaines. La 30ème D.I. sur le front d'Orient a également participé à l'offensive générale qui a conduit à l'effondrement du front et à l'armistice. Cette division étant dissoute en août 1919, les éléments seront rapatriés en France au cours du deuxième semestre.

Ainsi au cours de 52 mois d'une effroyable guerre, il apparaît que des premiers aux derniers jours du conflit les corps de troupe ardéchois ont participé à toutes les batailles des Vosges aux Flandres en passant par le Grand Couronne, la Montagne, Verdun, le Chemin des Dames, la Marne, la Picardie, l'Artois et même le front d'Orient à 2000 km de la Mère Patrie.

14220 morts attestent de leur héroïsme.

Gloire et Immortalité à tous ceux qui après avoir subi un bombardement meurtrier, qui étaient épuisés, qui avaient froid et faim, avaient encore la force et le courage de jaillir de leur tranchée pour repousser l'ennemi à la baïonnette ou libérer un coin de leur territoire.

Cinq années de guerre...

1914 - La guerre de mouvement

28 juin: Attentat de Sarajevo.

31 juillet: Assassinat de Jean Jaurès.

28 juillet - 23 août: Entrée en guerre de l'Autriche-Hongrie, de l'Allemagne (Empires Centraux) contre la France, la Grande-Bretagne, la Russie, la Serbie, le Japon (Entente).

Août: Invasion de la Belgique par les Allemands; à l'Est, les Allemands battent les Russes à Tannenberg.

6 - 13 septembre: Première bataille de la Marne.

Septembre - novembre: Course à la mer puis guerre des tranchées. Entrée en guerre de l'Empire Ottoman.

1915 - Les tranchées, les gaz

Février - avril: Echec de l'expédition navale franco-britannique aux Dardanelles.

22 avril: Les gaz sont utilisés pour la première fois lors d'une offensive allemande près d'Ypres.

23 mai: Entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'Entente.

Mai - juin: Offensives franco-britanniques sans succès en Artois et en Champagne. Sur le navire anglais Lusitania, torpillé, 1200 victimes dont 128 Américains.

Été - automne: Hindenburg et Ludendorff écrasent l'armée russe.

Septembre - octobre: Offensives franco-britanniques en Champagne.

Entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires Centraux.

Octobre: Débarquement allié à Salonique.

1916 - Pétain à Verdun, Foch sur la Somme

21 février: Début de la bataille de Verdun.

31 mai: Bataille navale de Jutland, victoire de la Grande-Bretagne.

Août: Entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Entente. Défaite.

Juillet - octobre: Joffre lance la bataille de la Somme dirigée par Foch. Joffre est Maréchal de France.

1917 - La crise est morale et sociale

Janvier: L'Allemagne déclare la guerre sous-marine à outrance.

Mars: Révolution de «février» en Russie. Le Tsar abdique.

Mars - avril: Tentatives de paix de l'empereur Charles et de l'Allemagne.

Avril: Entrée en guerre des Etats-Unis, mais échec de Nivelle en Champagne au Chemin des Dames.

Mai - juin: Mutineries dans l'armée française.

Vie chère et rationnement à l'arrière; les grèves éclatent.

Août: Tentative de paix du pape Benoît XV.

Octobre: Déroute italienne de Caporetto.

6 - 7 novembre: Révolution «d'Octobre».

Décembre: Armistice de Brest-Litovsk; la Russie n'est plus en guerre.

1918 - La lutte décisive

Mars: Paix russe de Brest-Litovsk sans conditions.

26 mars: Foch généralissime des forces alliées.

Mars - juillet: Offensives allemandes en Picardie, en Flandre, au Chemin des Dames, en Champagne. Les chars d'assaut font leur apparition.

Juillet: Début de l'épidémie de grippe espagnole.

Juillet - novembre: Offensives de l'Entente.

15 septembre: Offensive franco-serbe.

Armistices bulgare, turc et autrichien.

11 novembre: Armistice de Rethondes.

1919 - Un avenir incertain

18 janvier: Ouverture de la conférence de la Paix à Paris.

28 juin: Traité de Versailles.

A Berlin...

Témoignage de Henri SALOMON

Henri Salomon est originaire de Ruoms où sa famille tient depuis trois générations une importante maison d'alimentation en gros, dite de "denrées coloniales", fondée par son grand-père, Henri Chaze. En garnison à Nîmes, il lui reste, le 4 août 1914, 50 jours "à tirer". Mais le 9 août, c'est le départ pour le front avec le XVème Corps, 38ème régiment d'Artillerie, 9ème Batterie. Une guerre qui sera courte, aussi note-t-il dans un carnet, au jour le jour, l'enthousiasme, le premier combat, le baptême du feu, le premier échec aussi.

"TRAIN DE PLAISIR"

"9 août: Nous avons embarqué le soir à six heures, en gare de Nîmes. Les civils nous font des ovations et nous distribuent même des flacons de liqueurs. Le capitaine m'envoie acheter du vin pour les hommes. Vers les dix heures du soir, le train s'ébranle au milieu de nos cris et de nos chants. Adieu Nîmes, te reverrons-nous? Jusqu'à minuit, chambard épouvantable, puis, peu à peu, c'est le silence et le sommeil.

10 août: Doucement, on se réveille au Teil où le train s'est arrêté, on nous donne du thé au rhum à boire. Puis, c'est le défilé des gares où l'on entre en chantant. Le Pouzin nous souhaite un glorieux retour. Tout le long de la voie et dans les gares, des avalanches de fruits, provisions, boissons, médailles nous sont distribués. Mais le plus merveilleux, ce fut Condrieu, où on nous bourra de tout si bien que la machine a eu, je crois, peine à démarrer, Chalons, Macon, mêmes distributions, à Beaune, une fillette de cinq ans, habillée en Alsacienne, vint offrir au capitaine un gros bouquet qu'elle a de la peine à porter. Jusque là, c'est du délire, on croise des trains où les wagons sont blanchis par les inscriptions: "A Berlin via Vienne", "Train de plaisir pour Berlin", etc...

11 août: Nuit très bonne, le froid nous réveille dans les Vosges, à l'horizon, on aperçoit un dirigeable et on entend le grondement du canon. Nous débarquons à Vézelize. Je vais chercher de la viande à l'abattoir du pays, elle est supérieure. De là, nous allons cantonner à Tantonville, pays célèbre pour sa brasserie (bière Tourtel). Il fait une chaleur terrible, aussi, on s'enfile quelque chose comme "sérieux". Les sérieux sont des verres de bière contenant un litre, vendu 0,10

ou 0,15. A six heures du soir, au moment où l'on était attablé dans un café, en train de manger une entrecôte, "Alerte", il faut partir de suite, vite, on met la viande dans le pain et l'on s'en va vers le bivouac. L'heure du rassemblement-départ sonne, il est six heures 1/2. On nous fait charger les armes.

12 août: La marche a duré une partie de la nuit, nous traversons divers cantonnements de fantassins, les sentinelles nous arrêtent. Nous arrivons à Coyviller vers une heure du matin. Je vais au logement avec le chef. A six heures, réveil, je vais boire un bol de lait chez monsieur le Curé. Marius, mon cheval, est merveilleux, il ne peut pas tenir en place. Nous partons et traversons Saint-Nicolas-du-Port. Nous sommes restés en position de rassemblement toute la soirée dans un champ. Avec le chef, on est allé manger une vieille boîte de homard, trouvée dans une sale épicerie et une omelette au lard. A 8 h 1/4 nous retournons à Saint-Nicolas où nous devons cantonner. Nous couchons dans une salle de bal, je suis entre Freyssinet et Sagnard. A 11 h du soir, le capitaine de la 7ème veut nous foutre dehors parce que ce cantonnement lui était, paraît-il réservé, nous vadrouillons pendant une heure et, enfin, on trouve une écurie pour reposer ses membres.

13 août: Réveil à 3 h 1/2, on selle et on va partir. Où? Nous sommes restés dans l'attente du départ tout le jour. Vers les quatre heures, nous avons mis les canons en batterie sur un aéroplane boche. On n'a pas tiré. On a enfin formé le bivouac à six heures. Nous étions dans un pays de bière, je suis allé en acheter un fut pour la batterie, environ un litre par homme, c'était fameux, avec la chaleur tropicale. On couche dans une

écurie, le proprio faisait du pétard, il en avait assez des soldats..."

LE BAPTEME DU FEU

"14 août: Départ à une heure du matin, toujours vers la frontière. Nous traversons Haraucourt, bondé de fantassins. Nous nous arrêtons à quelques mètres du village. A voir le va-et-vient, ça a l'air de barder. Les fantassins nous passent devant. L'Etat-Major les suit. Une grande partie de XVème Corps est là, nous marchons lentement, si bien que Marius ne tient plus en place et trotte tout le temps. Dans un mois d'ici, il ne sera pas si mariol. Nous traversons Drouville, pays sale où, comme dans tous les pays lorrains, le fumier est devant la porte. Nous nous trouvons enfin à trois kilomètres de la frontière. Nos aéroplanes nous voltigent dessus, mais ils n'ont pas trop l'air d'avoir un but précis. On appelle enfin la "Reconnaissance", je pars avec Portas, Meysselle, Cade, le chef et le capitaine. Après avoir reconnu le terrain, la batterie arrive. Attention, tout est prêt, nous allons envoyer le premier cigare aux boches. Ce baptême est salué par des hourrahs de toutes ces jeunes poitrines, prêtes à verser leur sang pour la France. Nous quittons cette position et allons à Bures. Le groupe est en position, au pied de la montagne. Nous partons en reconnaissance. Pas plus tôt arrivé sur la crête, on entend un sifflement, "Qués aco" me dit Cade, puis un autre... Les Boches nous ont vu et nous bombardent. Les 77 tombent maintenant sur le groupe, on entend des hommes qui se plaignent, un servant se tient la tête, il a été salement touché, puis d'autres s'en vont. Enfin les boches arrêtent leur tir, ignorant sans doute notre présence derrière la montagne. Ce fut notre baptême du feu. Il nous coûta une vingtaine de

Le XVème Corps a-t-il failli?

Le XVème Corps auquel appartient Henri Salomon est composé de soldats venus du midi de la France et regroupés pour l'essentiel dans huit Régiments d'Infanterie, quatre d'Artillerie, deux du Génie, quatre Bataillons de Chasseurs Alpins et un Régiment du Train.

Jetées dans la bataille de Lorraine, ces troupes venues du soleil ne savent, pas plus que d'autres, ce que sera la guerre. Les succès des jours précédents ont pu accréditer l'idée que tout serait facile. Mais les 19 et 20 août, l'artillerie et les fantassins allemands bousculaient le dispositif français; les régiments du midi étaient en déroute.

Ce premier échec fut très mal ressenti en France. Un sénateur déclara que les soldats du midi avaient fui, un journal parisien fit écho, opposition nord-sud aidant s'en était fait de la réputation des régiments de Toulouse, Nîmes, Marseille.

Le 4 octobre 1914, Henri Salomon, malade, est dirigé sur l'hôpital d'évacuation: *«Malheureusement, j'étais du XVème Corps. On me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles»*. A Versailles, en 1915, les régiments du XVème sont mal accueillis par la population. Le 3 février 1916, Henri Salomon assiste à une altercation entre deux sous-lieutenants, il écrit: *«L'un a dit: allez donc retrouver vos mokos dans le midi... Cette question du midi et de l'Est ne se liquidera jamais, même après la guerre»*.

Longtemps après, dans un article paru en 1972, le président d'une amicale d'anciens combattants affirme que les 29ème et 30ème Divisions qui constituent le XVème Corps d'Armée se sont repliées sur *«instructions impérieuses des chefs responsables»* et *«en bon ordre pour reprendre peu après une offensive plus heureuse et participer ... à la bataille de la Marne»*.

Afin d'appuyer ses dires sur un témoignage irréfutable, l'auteur rappelle que les tombes des 1204 militaires du midi tombés en un seul jour dans la bataille ont été entretenues après la guerre par la population du village lorrain de Bidestroff avant que la commune n'érige, à l'initiative du maire et du curé, un mémorial au XVème Corps. Les anciens du XVème étaient montés du Languedoc et de Provence, le 16 août 1936, pour l'inauguration du monument; l'un d'eux prononça un discours en Provençal au nom du Félibrige.

Le XVème Corps et les régiments du midi ont-ils failli ce 20 août 1914, là haut en Lorraine, loin de leurs terres? Le carnet de route d'Henri Salomon laisse penser, il est vrai, que les troupes françaises lâchèrent prise très vite.

On avait laissé croire à ces hommes peu aguerris que demain ils seraient à Berlin et ils étaient partis comme à l'exercice. L'orage de fer et de feu, la compagnie décimée, les camarades qui tombent ont brutalement montré que la guerre ne serait pas un exercice.

Un peu plus tard, lorsqu'on aura inventé les tranchées, chacun, qu'il parle français, breton ou occitan fera son travail.

P.L.

chevaux, quelques blessés et morts. On commença, dès ce jour, à comprendre que la guerre n'était pas une partie de plaisir et, surtout, qu'il vaut mieux "donner que recevoir". Nous couchons dans un moulin.

15 août: Un soleil radieux nous réveille, pourtant, on a grelotté toute la nuit. Aujourd'hui, c'est la fête, hélas, on serait sûrement mieux chez soi que dans ces sacrés pays. Les boches commencent le feu, mais les coups sont encore loin. On retourne à Bures, nous n'avons plus de vivres, nous avons mangé un cheval, qui a été excellent. Tout d'un coup, de tout le village, des coups de fusil crépitent, ce sont nos fantassins qui pétardent un aéroplane. A deux heures, nous

marchons sur Parroy. Les Allemands y étaient hier. Nous avons vu défiler un convoi de blessés, entre autres, il y avait Perbost de Saint-Alban, qui est touché à la main. Nous arrivons enfin à six heures du soir dans un terrain labouré. Ni viande, ni pain, on fait cuire quelques pommes à l'eau, mais une pluie torrentielle se met à tomber, les feux s'éteignent, pas de tentes. On met des gerbes sur les canons et, après avoir absorbé une pomme de terre moitié crue, nous nous couchons sous cet abri de fortune".

EN LORRAINE

"16 août: Nuit affreuse, il a plu toute la nuit, on a été inondé des pieds jusqu'à la tête, par dessus et par des-

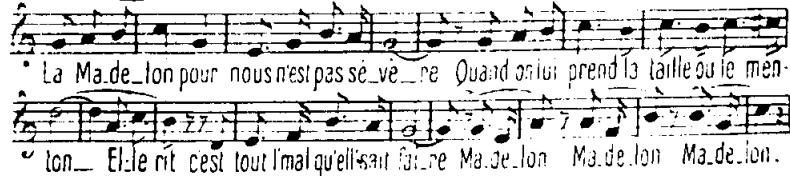
sous, j'ai jusqu'à la chemise mouillée. On met en batterie sur place, sur un bois. Il y a tous les canons du XVème Corps, sans compter le 155 court. Des fantassins et chasseurs nous dépassent. Je crois qu'on va attaquer. Mais, vers dix heures on repart. Nous passons à Parroy, on a fait la popote au bord de la route. J'ai eu l'agréable surprise de rencontrer Léon Perrot. Nous passons à Bures. Nous nous arrêtons à quelques centaines de mètres de la frontière. On voit beaucoup de sacs d'effets, d'équipements abandonnés et des tertres surmontés de croix indiquant que là reposent les premières victimes de la guerre. Il pleut, pas d'abri. On reçoit ordre de partir de suite. Voici le premier poteau frontière, on s'y jette dessus, on

force, on l'ébranle, le bois craque et il tombe à terre. Il nous semblait en accomplissant cet acte, que nous renversions l'Empire allemand. Nous voilà sur le sol lorrain. On est tout changé de se sentir sur un sol aimé où le soldat boche a manoeuvré et d'où, hier, ils nous pétardaient ... Mais, horrible, devant nous on aperçoit un spectacle horrible, des chevaux morts, des charriots brisés, des selles, des casques, des képis, puis de grands tumulus surmontés de croix où l'on lit "10 françous" et inscriptions allemandes pour les Allemands. Et il y en a beaucoup de ces monticules. Et, par dessus, une odeur cadavérique se dégage. On s'arrête à environ deux kilomètres de là. Il pleut toujours. Je chope un manteau de boche pour me préserver. Il est dix heures du soir. Nous restons toute la nuit à veiller à la tête de nos chevaux.

17 août: Pas de réveil, puisque l'on ne s'est pas endormi. Nous passons à Lagarde, où ont péri deux bataillons du 40ème d'Alès et deux batteries du 19ème de Nîmes. Beaucoup d'équipements et de tertres. On passe à Ommeray. Les Allemands fuient toujours. On arrive à Donnelay, où nous cantonnons. Nous allons manger chez l'habitant avec Thibon l'adjudant et Bouzigues, chef. Ils ont l'air assez gentils, mais sont très réservés. On va ensuite se coucher dans la paille.

18 août: Le canon nous réveille, mais il est loin. On reçoit l'ordre de se reposer tout aujourd'hui. Quelle veine. Nous allons encore manger chez ces braves gens à qui nous avons maintenant inspiré confiance. Un colonel allemand avait mangé chez eux il y a trois jours. Le drapeau français flotte sur le clocher. On pille la gendarmerie qui avait empoisonné du vin. On sort le piano et on organise un concert sur la place. Après souper, on va tranquillement se coucher dans la bonne paille de Lorraine.

19 août: A deux heures du matin, la générale résonne dans la rue. Tout le monde se lève, effrayé. On court aux chevaux et on part. Nous faisons environ huit kilomètres et arrivons à Dieuze, charmante petite ville, où tiennent garnison les fantassins et les chevaux-légers, nous passons au trot dans les rues de la ville, on nous offre des cigares. On s'arrête à la sortie de la ville. Une femme pleure, les Français ont pris son mari et vont le fusiller. Pourquoi a-t-il envoyé les Français dans un guet apens. Qu'on



te le crève ton cochon de mari. Nous arrivons dans un champ où les alpins se sont battus, quelques heures avant, des morts et des blessés à terre. Nous mettons en batterie et bombardons dur sur un bois où sont les batteries boches. Mais ils nous ont repérés, aussitôt une pluie d'obus s'abat sur nous. Je suis derrière un arbre, devant les avant trains avec Meyselle. Les gros 240 nous éclatent à dix mètres et nous recouvrent de terre. Et ceci pendant quatre heures. Les obus éclatent, les hommes tombent. Pourquoi suis-je en vie? Grâce à Notre-Dame de Lourdes que j'ai prié (rajouté au crayon). Enfin, sous les obus, on change de position, on va sur une crête, à côté de Lindre-Haute. Les

obus nous donnent le temps d'acheter des oeufs et des poires chez un paysan, puis ils recommencent à nous tirer dessus, mais ils sont un peu courts, puis on a fait maintenant connaissance avec leur gros et leur musique nous effraie beaucoup moins. Comme les voleurs, nous profitons de la nuit pour partir. J'ai vu Gourdon qui conduisait une auto. Nous allons coucher dans la caserne des chevaux-légers de Dieuze. Les casernes ont un aspect beaucoup moins sévère que les nôtres. Des fleurs et du lierre les agrémentent. A l'intérieur, tout le confortable, bon lit, escabeau pour s'asseoir et petit placard pour les effets, chambres d'officiers et de sous-officiers superbes et

bien meublées, naturellement, on est chez soi et l'on prend ce que l'on veut, j'ai plutôt envie de roupiller que de choper. Les écuries sont épatantes, les gardes ont leur chambre, eau chaude, eau froide, un manège bien éclairé et possédant une glace de quatre mètres de haut sur six de long. Enfin, on s'endort comme chez soi. On est très bien".

L'AFFAIRE DE DIEUZE

20 août: Dieuze. A cinq heures, réveil. On va reprendre des positions plus avancées. Cette position n'inspire pas confiance à Thibon qui me dit: "Ici, mon vieux, ça va barder". Nous mettons en batterie sur une crête et on commence le feu. Nous avons comme soutien d'artillerie le 173ème d'Infanterie régiment complet et formé d'éléments corses. Il y a, sur le sol, beaucoup de cadavres d'hier, les trous d'obus sont très serrés. Il y avait près d'une heure que nous tirions avec rage lorsque l'on voit les fantassins se replier en désordre, beaucoup s'enfuient, abandonnant sacs et fusils. Mais, tout à coup, sur la crête voisine, apparaissent les fantassins boches. Les balles pleuvent et marquent leur place (Cade, Cadière, Alquier, David, Martin, Gouvernet, etc, etc ...). Nous débouchons à deux cent mètres et les servants tirent au mousqueton. Les avant trains arrivent, mais lentement, car les chevaux tombent aussi (42 hors de combat). Enfin, on parvient à enlever trois canons et quatre caissons. Nous

quittons la position par les voies les plus rapides, sautant ruisseaux et murs. Nous traversons Dieuze au galop et nous arrivons derrière le bois qui se trouve au-dessus de la ville. Là, on se reforme vivement et on reprend sa marche, mais lentement. Que c'est triste, la retraite. L'Etat-Major nous passe devant au galop, on voit des fantassins à cheval, des hussards sur nos coffres, des blessés qui s'enfuient à pied, le long des routes. Les camions autos qui se cavalaient à toute allure. En résumé, Dieuze a été pour nous "La déroute géante à la face effarée" et pour cause: d'abord, nous étions seuls contre les boches qui avaient reçu du renfort. Trop grande confiance aux gens du pays qui sont (sauf quelques exceptions) plus boches que les boches. Le maire signalait nos positions à l'aide de l'aiguille de l'horloge, certains téléphonaient, d'autres allaient renseigner de vive-voix. Aussi, en a-t-on fusillé un nombre respectable. Ensuite, nous étions dans le champ de tir de la Lorraine où ils font des tirs souvent et ils connaissent toutes les crêtes. Enfin, notre infanterie a lâché sous le nombre. Nous marchons toute la nuit..."

Hospitalisé pour maladie à l'hôpital n° 11 de Verdun, Henri Salomon écrit le 5 octobre 1914:

"J'arrête mon carnet de route. Inutile de faire entendre les gémissements ou les hurlements des blessés; le dernier effort du mourant, qui, si

jeune encore, se rattache à la vie. Monseigneur l'Evêque, Briand, Sarraut, sont venus nous voir".

Enfin, le 1er novembre:

"Le matin nous avons assisté à la messe dite pour nos camarades morts pour la Patrie. A deux heures, nous quittons l'hôpital où nous avons été admirablement soignés par les Dames de la Croix-Rouge. Nous passons à Bar-le-Duc, couchons à Neufchâteau. C'est le jour des morts. Après Verdun, nous traversons une plaine où s'est livré un grand combat. Des tertres surmontés d'une croix, là un frère dort, plus loin, le tertre est plus grand, plusieurs sont couchés, frères d'armes, qui combattaient côte-à-côte pour la même cause dorment maintenant dans le même tombeau, loin des leurs. Peut-être même, leur vieille mère, ou leur femme adorée, accompagnée d'un enfant viendront prier au milieu de cette plaine, sans savoir l'endroit exact où repose le leur. Et le train qui marche doucement, le soleil qui se couche, le temps calme, cette plaine sans fin, ces petites croix simples rendent plus triste ce champ de bataille. Là-bas, dans les églises des villages et des villes, on portait des fleurs, pour ces victimes du devoir. Oh, cette Toussaint de 1914, jamais je ne l'oublierai".

Le "Train de plaisir" s'est arrêté, d'autres Toussaint viendront.



L'itinéraire d'un combattant

Témoignage de Gustave MEYSEN

Victoria Robert, Ardéchoise de Rocles, a attendu cinq ans son fiancé: Gustave Meysen, né à Pernes (Vaucluse) le 27 octobre 1889, fut mobilisé le 3 août 1914. Il revint le 6 août 1919 après cinq ans de combats, de Verdun à la Somme et aux bords de la Piave en Italie. Gustave et Victoria se marièrent en 1920. A partir des notes prises de 1914 à 1919, ce simple soldat a raconté la tragédie de la Grande Guerre telle qu'il l'a vécue. Nous publions ici de larges extraits de ses souvenirs, communiqués et annotés par son fils.

LE BAPTEME DU FEU

"Etant parti de Pernes le 3 août 1914 conformément à mon fascicule de mobilisation, (... j'arrivai) le 9 août 1914 dans un village de Meurthe et Moselle (dont le nom m'échappe) du côté de Lunéville; après quelques jours de marches et de contremarches, nous arrivâmes le 14 à Coincourt vers 14 heures, village frontière; nous reçûmes le baptême du feu, les balles sifflaient à nos oreilles, fauchant les épis de blé; aussitôt l'ordre de nous disperser en tirailleurs nous fut donné, aussitôt notre artillerie de campagne se mit à riposter, car déjà les allemands nous arrosaient d'obus à schrapnells (1).

Le soir, vers 17 heures, nous franchîmes la frontière, les obus et les balles ne cessaient de pleuvoir; nous avançons sur un terrain découvert et qui paraissait avoir été repéré solidement par l'ennemi; vers 18 heures alors que le combat semblait diminuer d'intensité, je fus blessé à la main, nous étions aux environs de Moncourt en Lorraine annexée.

Nos pertes furent sévères: 1200 hommes hors de combat sur 3000 que comptait le régiment; je fus sommairement pansé à l'aide de mon pansement individuel, je passai la nuit dans une grange de Moncourt au milieu d'autres blessés qui paraissaient atteints beaucoup plus gravement que moi; un prêtre soldat donnait la confession à ceux qui en manifestaient le désir; des habitants du pays nous donnèrent des soins toute la nuit.

Le 15 au matin, les blessés pouvant marcher furent dirigés sur Einville et de là, à Lunéville par les soins de la Croix-Rouge, les gravement atteints furent chargés sur des charrettes de paysans réquisitionnées à cet effet.

Le convoi sanitaire dont je faisais partie nous laissa un jour à Dijon pour ceux qui ne pouvaient supporter le voyage, le restant fut dirigé dans le

Midi; je fus dirigé sur Avignon à l'hôpital Sainte-Marthe, un mois après on me versa au dépôt d'écloués du 58ème d'Infanterie et le 7 novembre 1914, je rejoignis mon dépôt à Digne.

C'était la vie de caserne ici: exercices, tirs, corvées, creusement de tranchées; les renforts étaient fournis par le dépôt pour les unités sur le front; au mois de février 1915 je fus désigné pour aller faire un stage de mitrailleur à Nice au fort de Drète; pendant un mois, c'était la bonne vie car tout ce qui nous éloignait du front était autant de gagné sur le temps.

Des renforts furent demandés par la 65ème Division d'Infanterie qui se trouvait en ligne du côté de Saint-Mihiel (Meuse) les premiers jours de mai; je fus désigné pour remonter au front; le 9 mai 1915, j'arrivais à Béletrain (Meuse) et je fus affecté au bataillon de réserve du 112ème d'Infanterie. Nous étions logés dans les granges du pays, nous avions de la paille à volonté pour dormir.

Nous restâmes peu dans ce secteur, nous étions occupés à des travaux de fortifications, tranchées, redoutes, plates-formes pour batteries d'artillerie, etc.

Vers le milieu de juin, la division changea de secteur; on nous dirigea du côté de Toul en chemin de fer; après une étape de nuit, sous un orage épouvantable, nous arrivâmes à Manionville (Meurthe et Moselle) trempés jusqu'aux os après une marche de cinq heures. Ensuite nous fûmes en réserve dans le bois de Lironville (Meurthe et Moselle), couchant dans des cabanes construites en branches d'arbres, sur des fougères ramassées dans les forêts; les jours de pluie, la situation était intenable, nous nous couvriions avec notre toile de tente, les fougères sur lesquelles nous couchions pourrissaient vite sous l'action de l'humidité.

La nuit nous allions faire des travaux de défense aux environs de Fli-rey: tranchées, fils de fer barbelés,

blockhaus de mitrailleuses; le secteur était assez calme, des rafales d'obus arrosaient de temps à autre, soit la nuit ou pendant le jour; nous avions peu de pertes, car la guerre de tranchées battait son plein, Français et Allemands se retranchaient formidablement; le champ de bataille était creusé dans tous les sens par les tranchées ou abris, nous étions invisibles les uns des autres (...).

Au mois de septembre 1915, alors que l'offensive française en Champagne venait de se déclencher, je fus affecté à la Compagnie de Mitrailleuses de la 130ème Brigade; nous construisions des fortins et des blockhaus en ciment armé, la nuit; c'était des travaux à la romaine pour amener les matériaux à pied d'oeuvre: sable, ciment, fer et eau à travers les bois et les tranchées la nuit, car tous les travaux de défense se faisaient la nuit à la lueur quelquefois des fusées éclairantes, pendant qu'un de nous montait la garde autour de la mitrailleuse.

Nous étions constamment dans la boue car l'eau des pluies s'écoulait difficilement surtout l'hiver qui fut très pluvieux, mais pas très froid; la vermine commençait à nous dévorer malgré les soins que nous prenions quand nous descendions au repos à Martincourt ou à Manonville (Meurthe et Moselle).

Les bombardements étaient intermittents et le ravitaillement se faisait régulièrement. Le système des permissions ayant été organisé, je vins en permission pour la première fois en janvier 1916 pour 6 jours (...).

Le 25 avril 1916 les Compagnies de Mitrailleuses furent dissoutes; je fus affecté au 312ème d'Infanterie 4ème Cie de Mitrailleuses; nous étions en ligne devant Fey en Haye, à gauche du Bois Le Prêtre; comme bombardement, rien ne manquait en première ligne: obus, crapouillots (2), minenwerfers (3); nous étions servis à souhait dans ce coin du Bois Le Prêtre!

L'offensive allemande faisait rage devant Verdun depuis le 21 février 1916 (...)"

SUR LES PENTES DU MORT-HOMME

"Nous fûmes en ligne sur les pentes du Mort-Homme à droite de la côte 304, sur la rive gauche de la Meuse, le 14 juin, entre Esnes et Chattencourt.

Le 15 juin au petit jour le signal de l'attaque fut donné au milieu d'un terrain bouleversé par l'artillerie de fond en comble; la terre tremblait continuellement sous l'éclatement des obus, on se serait cru sur un sol mouvant, la fumée âcre prenant à la gorge, à étouffer, toute la nuit on aurait dit le ciel en feu; vers les 10 heures du matin, le bombardement diminua d'intensité; je me trouvais à gauche de Chattencourt; la mitrailleuse s'étant enrayée, nous nous défendîmes pendant plus de deux heures à la grenade ou au mousqueton pour un petit bout de tranchée.

Les blessés ne furent évacués qu'à la faveur de la nuit au milieu des tirs de barrage épouvantables. On avait fait 300 prisonniers dans cette journée mais nos pertes furent énormes; nous nous trouvions à la crête du Mort-Homme, nous contemplions Douaumont et le fort de Vaux sur la rive droite de la Meuse.

Avec la nuit le bombardement redoubla de violence, notre artillerie riposta violemment aux canons allemands qui sans cesse nous martelaient d'obus à gros calibres, le terrain changeait d'aspect à tout moment autour de nous, déterrants les cadavres pour les enterrer ensuite, le bombardement étant d'une telle violence.

Nous ne fûmes pas ravitaillés, les cuisiniers ayant été tués.

De fortes odeurs de cadavres en putréfaction nous prenaient à la gorge, principalement dans la journée sous l'action du soleil et des grosses mouches noires qui rodaient autour de nous.

On nous releva le 19 dans la nuit de cet enfer, les compagnies ayant perdu la moitié de leurs effectifs (...).

Les relèves étaient très pénibles à travers les sentiers et les pistes en pleine nuit après 5 ou 6 heures de marche, continuellement détrempés par la pluie; nous avions de la boue jusqu'à la ceinture (...)"

"LE VIN GELA DANS LES FUTS"

"En décembre 1916, la neige se

mit à tomber en grande quantité, 0 m 40 environ; l'hiver fut très rude, le pain, le vin furent gelés; on partageait les boules de pain à la scie et le vin gela dans les fûts; nous fûmes obligés de briser les fûts pour partager le vin et chaque escouade prenait un bloc de vin glacé dans son seau.

Les premiers jours de janvier 1917, nous fûmes en ligne en Argonne (...); il faisait très froid dans ces forêts d'Argonne; c'était la guerre de mines dans ce secteur (...); c'était la véritable guerre de mines, on creusait des galeries souterraines sous les tranchées ennemies qu'on bourrait de poudre à cheddite (4) pour faire exploser.

A la fin février vint le dégel, la neige se mit à fondre, depuis janvier elle ne nous avait pas quitté; nous avions de la boue jusqu'à la ceinture dans les sentiers ou tranchées.

Des tunnels d'environ 1500 à 2000 mètres nous conduisaient à proximité des premières lignes dont plusieurs étaient éclairées à l'électricité.

Je vins en permission fin avril 1917 pour 8 jours; nous prenions le train aux Islettes (Meuse); pour la première fois je fus obligé de demander une carte de pain, car la population civile était rationnée pour le pain, le sucre et toutes les denrées alimentaires ainsi que le charbon.

Les Allemands causaient de grands ravages en mer en torpillant les bateaux qui venaient d'Amérique pour nous ravitailler; toutes les mers étaient infestées de sous-marins allemands.

Les pâtisseries étaient fermées et les journaux ne paraissaient qu'avec une page.

Je revins en permission aux mois de juillet et septembre 1917. A la fin septembre, ma division fut relevée de ce secteur et nous allâmes au repos au camp de Mailly (Marne) pour 20 jours.

Vers les derniers jours d'octobre 1917, nous partîmes du camp de Mailly pour monter en ligne au Chemin des Dames par étapes; chemin faisant, on nous fit cantonner à Igny-le-Jard pendant 2 jours, en avant de Dormans (Marne)".

SUR LE FRONT ITALIEN

"On nous dirigea en Italie, le front italien ayant été percé par l'offensive autrichienne.

Nous arrivâmes en Italie le 2 novembre 1917 après avoir passé les Alpes par le tunnel du Mont Cenis, Turin et Milan, nous débarquâmes à Brescia où la population nous fit un

accueil chaleureux. On nous fit défiler dans la ville devant la statue de Garibaldi au pied duquel étaient rangés les anciens garibaldiens en chemises rouges, qui avaient combattu en France en 1870.

Le lendemain on nous dirigea dans le Tyrol (...).

A la fin novembre nous étions en ligne sur les bords de la Piave; les Autrichiens nous dominaient par la hauteur; les bombardements étaient intermittents, mais très violents aux abords des ponts qui étaient coupés; nous eûmes peu de pertes (...)"

CHARS D'ASSAUT ET GAZ ASPHYXIANTS

"Je retournai de nouveau en permission le 21 mars 1918; en arrivant à Milan nous apprîmes par les journaux que l'offensive allemande s'était déclenchée du côté d'Amiens (Somme) et que des obus allemands étaient tombés sur Paris distant de 120 km à vol d'oiseau.

En arrivant à Lyon, de retour de permission, je fus dirigé sur Langres (Haute-Marne) avec tous les permissionnaires de ma division qui était retournée d'Italie par les voies les plus rapides pour prendre position dans la Somme.

Je rejoins mon régiment, vers le 6 ou 7 avril 1918, qui était en ligne entre Amiens et Montdidier (Somme), à Moreuil en avant d'Ailly sur Noye; ici pour la première fois depuis la guerre, les gaz asphyxiants empoisonnaient l'air de toutes parts; des bombardements effroyables avaient lieu jour et nuit, les avions allemands venaient mitrailler continuellement à la bombe ou à la mitrailleuse.

Nous étions dans un terrain découvert sans tranchées, nos pertes étaient énormes. Nous descendîmes au repos en arrière d'Ailly sur Noye dans les bois; nous campions sous la tente, nous étions sans cesse mitraillés ou bombardés, c'était une vie d'enfer. La nuit nous creusions des tranchées avec le masque protecteur des gaz, c'était très pénible (...).

Les chars d'assaut commencèrent à nous donner de l'espoir; c'étaient des masses de ferraille mobiles, munis d'un canon et de deux mitrailleuses se moquant des balles et des éclats d'obus, culbutant les arbres et les fils de fer barbelés.

Les Allemands ripostaient avec violence avec leurs obus de gros calibre et les obus à gaz; l'atmosphère était empoisonnée à vingt kilomètres en arrière du front, les chevaux tombaient asphyxiés sous l'effet des gaz à

l'ypérite (5).

Les feuilles des arbres, ainsi que l'herbe, étaient couleur de rouille sous l'action des gaz quoique l'on était au milieu de mai; les fusils et les mitrailleuses étaient rouillés comme de vieux fers.

Je fus affecté à la 4^{ème} Cie de Mitrailleuses pour combler les vides: 50 hommes hors de combat sur 60; nous descendîmes au repos toujours à la même place; nous étions continuellement bombardés, nos pertes étaient effroyables, les compagnies fondaient comme du beurre sur le feu.

Je fus désigné comme agent de liaison entre le Poste de Commandement et les premières lignes: mission ingrate et périlleuse; à toute heure du jour et de la nuit, porter des ordres et des contre-ordres; le jour il fallait ramper de trou d'obus en trou d'obus pour arriver aux premières lignes, au milieu des nappes de gaz et des tirs de barrage d'artillerie; c'était une pluie continue de fer et de feu qui s'abattait sur nous.

A la fin juin 1918 on nous releva de ce secteur où bon nombre de mes camarades de combat (vieux de 3 ou 4 ans de guerre) y restèrent pour toujours; toute la nuit pendant la relève, nous fûmes mitraillés par les avions allemands qui nous survolaient à une faible hauteur (...).

Après plusieurs déplacements de la Somme aux Vosges, Gustave Meysen se retrouve dans les Ardennes. "Les Allemands reculaient sans cesse, nous faisons des prisonniers en masse; ils se rendaient par paquets de 10, 15, 20 à la fois en criant "Vive la République", mais ils nous causaient des pertes avec leurs mitrailleuses dans ces forêts des Ardennes, en dessous de Vouziers.

Le 20 octobre 1918, nous partîmes à l'assaut du village d'Olizy (Ardennes), nous traversâmes la rivière de l'Aisne au petit jour sur une passerelle en bois construite dans la nuit par le Génie, de 0 m 40 de large; beaucoup de camarades tombèrent dans l'Aisne à ce passage meurtrier, tués ou blessés; nous ne pûmes leur porter secours, le niveau de l'Aisne ayant considérablement monté à la suite des pluies et des barrages que les Allemands avaient faits pour faire monter le niveau de l'eau avant de se retirer; ceux-ci nous mitraillaient sans cesse, nos pertes furent terribles; nous ne pûmes nous maintenir de l'autre côté de la rivière, il fallut la repasser en plein jour; une caisse de cartouches me sauva probablement la vie, que j'avais suspendue derrière mon dos pour repasser la rivière, car

deux balles vinrent s'y aplâtr dessus; ceux qui restèrent de l'autre côté furent faits prisonniers.

Nous n'étions plus que 3 soldats de ma section; il ne nous restait plus de mitrailleuses, sauf une inutilisable, et pas de chefs!

Le lendemain de cette journée, nous fûmes relevés; il restait 150 hommes valides de tout le régiment, sur 1200; on nous groupa en deux compagnies sur 10 que nous étions".

"LES ALLEMANDS RECU LAIENT TOUJOURS"

"Nous descendîmes du côté de Reims, je ne sais trop pourquoi, car le 5 novembre 1918 nous remontions en première ligne avec les mêmes effectifs; après 4 jours de marche, nous étions en deuxième ligne, à gauche de Rethel en avant de Château-Porcin (Ardennes); nous reçûmes encore des obus le 10 novembre 1918 à 6 heures du matin qui ne nous firent aucun mal.

Depuis quelques jours, des familles entières: vieillards, femmes et enfants qui étaient restés tout le temps de la guerre sous l'occupation allemande, traversaient la ligne de feu pour venir nous rejoindre; c'étaient des scènes pénibles à voir, car tous demandaient à manger.

Les Allemands reculaient toujours, détruisant les voies ferrées, les ponts, les carrefours de routes, abattant les grands arbres sur les routes pour retarder notre avance, détruisant tout ce qui aurait pu nous être utile.

Les plénipotentiaires allemands ayant demandé un armistice, le 11 novembre 1918 à 11 heures, on nous rassembla dans un grand pré au bord de l'Aisne où le colonel nous fit connaître les conditions de cet armistice; ce fut le plus beau jour de ma vie, car fut finie pour moi la plus terrible des guerres que l'Histoire ait enregistrée.

Immédiatement après l'armistice commença la démobilisation des vieilles classes. Nous restâmes aux environs de Rethel (Ardennes) jusqu'au mois de février 1919; des permissions de 20 jours étaient accordées tous les trois mois; nous descendîmes par étapes du côté de Reims, qui était aux trois quarts démoli; l'ancien champ de bataille était redevenu calme; seuls, les tranchées, fils de fer barbelés, tombes militaires, gares démolies et voies ferrées, villages dont il ne restait plus qu'une pancarte pour en indiquer l'emplacement, nous rappelaient les horreurs de ces années de guerre que nous venions de passer".



Août 1918 - Lettres du front

A l'angoisse devant le danger permanent s'ajoute pour le soldat cévenol venu de la haute vallée de l'Ardèche le souci de ceux qu'il a laissés au pays. L'éloignement amplifie l'inquiétude naturelle que tout homme peut éprouver dans l'attente d'un heureux événement. La peur du prochain combat oblitère un avenir que l'on avait cru pouvoir vivre sinon sans nuages du moins au quotidien du pays d'Ardèche.

"C..., le 16 août 1918

Ma X... adorée,

Je viens en deux mots te donner de mes nouvelles: nouvelles toujours très bonnes au point de vue santé. Malgré que la chaleur soit excessive, on conserve un excellent appétit. Depuis quelques jours, il fait très chaud, j'ai voulu essayer de dormir, je n'ai pas pu. Il est vrai que je suis dans l'huile bouillante, car il me tarde tant de recevoir une dépêche et cela pour des raisons multiples. Aujourd'hui voilà le troisième jour que je ne reçois rien de toi. Serais-je plus favorisé tout à l'heure à la distribution des lettres, car le vaguemestre ne vient que l'après-midi. J'ose l'espérer, elle me serait d'un si grand secours. Enfin j'attendrais quand même à la volonté de celui qui préside à nos destinées.

Je suis toujours au repos ici, mais pas pour longtemps, je crois que c'est pour ce soir et j'aurais bien préféré partir d'ici, cela m'aurait évité des peines inutiles.

Je pense que tout marchera bien ma chérie, nous sommes si malheureux à l'heure actuelle; Dieu aura pitié de nous et nous épargnera de nouveaux chagrins, de nouvelles tortures. Ah comme nous souffrons et comme nous méritons si peu de pareilles épreuves. Quand à toi soigne-toi toujours bien sois forte ai du courage, cela t'es nécessaire pour élever nos chers petits anges tu te dois à eux, et quand bien même quelque chose de fâcheux puisse m'arriver, oublie moi un peu et cela pour eux. Nous avons cru à la vie tout en rose et cependant ce n'est qu'une étape de douleurs et de larmes et nous avons besoin de faire appel à tout notre courage, à toutes nos énergies. Ce courage tu l'auras, il faut le vouloir et cela pour l'accomplissement du devoir qui incombe à chacun de nous ici-bas. Je te le répète encore soigne toi et veille sur nos chers petits et que au jour bienfaisant de la paix je vous retrouve tous bien portants afin de pouvoir trouver la récompense de tant de larmes, de tant d'angoisses.

Tu trouveras que mon récit est un peu sombre, pardonne moi de te faire de la peine, on a beau se cacher la réalité, on ne peut vivre d'illusions. Tu es ma confidente en tant que compagne chérie et tant aimée. Je terminerais donc ma lettre pour ce soir, car je ne te raconterais que des choses qui te mettraient le cafard au coeur. Tu voudras pour moi embrasser couvrir de baisers notre chère petite F... ainsi que le petit ange s'il est déjà venu au monde. Embrasse bien pour moi papa et maman, pauvres parents qui ont tant de peines. Vous réunissant tous dans mes plus doux baisers reçois ma X... chérie mes plus tendres caresses. Ton X... qui t'aime tant.

Je t'envoie quelques pensées, souvenir de C..., sur elles j'y dépose mes plus doux baisers".

Le lendemain, l'assaut reprenait plus terrible encore que par le passé: les gaz vésicants et corrosifs attaquent la peau, détruisent les muqueuses; le masque protège les poumons, mais la combinaison n'existe pas. L'auteur de ces lignes, plus grièvement atteint qu'il ne laisse paraître, recevra des soins pendant un an. Mais toujours lui reviennent à l'esprit son épouse qui a peut-être accouché, sa fille, ses parents qu'il faut rassurer.

"T..., le 25 août 1918

Ma X... adorée,

C'est le matin, la salle s'anime nous avons bu notre café et après m'être débarbouillé, c'est neuf heures du matin, je viens te donner de mes nouvelles. Pour un malade tu ne saurais croire comme il me tarde de voir arriver les 11 h et 5 h du soir pour casser la croute. Je ne suis pas leste cependant, on m'attraperait vite à la course, car j'ai des pansements aux deux jambes. Voici l'état de mes brûlures: sur la jambe droite au genou côté intérieur, sur la jambe gauche deux brûlures au-dessus du genou, une brûlure à la cuisse l'autre à la hanche. Une rougeur au cou et sur l'épaule gauche. J'en avais à l'oreille gauche mais c'est guéri la peau est changée. La plus douloureuse d'entre elles est celle du genou droit elle est comme une pièce de cent sous. Quelle saleté que ces gazs, heureusement pour moi que j'en ai point absorbé. Ce n'est qu'extérieur. Toute la nuit du 17 au 18 date à laquelle nous avons été pris, je n'ai pas quitté le masque de la figure, il était tout mouillé de la respiration. Enfin à quelque chose malheur est bon, cela me vaudra un peu de repos et me fait manquer à ces attaques, il y en a eu assez de celle du 18 dont je ne suis pas fâché d'ailleurs d'avoir faite. C'était si joli dans sa beauté tragique. Les vagues d'assaut s'avancant au pas, les boyaux, les tranchées franchis comme à l'exercice, les Fritz effrayés levant les bras au ciel. Tout cela sans presque de pertes, je n'ai vu que deux tués et deux blessés. Hier je t'ai envoyé une carte disant de ne plus m'écrire ici je vais partir au premier convoi pour l'intérieur et dès que je serais arrivé je t'enverrais une dépêche. Enfin toujours sans nouvelles de toi, que fais-tu es-tu débarassée, m'as-tu donné un gros garçon une gentille fillette, autant de questions qui m'assaillent et ne me laisse pas de répit, si ce n'était la joie d'avoir pour un moment échappé à cette furieuse guerre.

Je termine ma grande chérie il faut que j'aille au pansement car celui de la jambe gauche ne veut jamais tenir. En attendant de te lire bientôt reçois de ton X... les plus doux baisers, ainsi que ma petite F... papa et maman".

A VERSAILLES : LA VICTOIRE ET LA PAIX

"Au mois de juin on nous dirigea du côté de Paris, à Sceaux; mon régiment fut désigné pour le service d'ordre au Château de Versailles le 28 juin 1919 pour la signature de la Paix.

Nous étions placés dans la cour d'honneur du château; nous rendîmes les honneurs aux plénipotentiaires allemands quand ils sortirent du château alors qu'ils venaient de signer le traité de Paix; aussitôt la musique de la Garde Républicaine se mit à jouer la Marseillaise; les batteries d'artillerie qui étaient dans le parc se mirent à tirer 101 coups de canon, les grandes eaux du château se mirent à couler, il était 4 heures de l'après-midi quand Clémenceau, Lloyd George et Wilson sortirent dans la cour d'honneur; Clémenceau fut porté en triomphe par la foule. Nous retournâmes à Sceaux le même jour.

Le 14 juillet 1919 eut lieu le défilé de la Victoire à Paris; toutes les na-

tions alliées ayant combattu avec nous, participèrent au défilé avec leurs drapeaux.

L'armée française était représentée par une compagnie de chaque régiment ayant le plus de citations à l'armée, de chaque division, ainsi que les soldats ayant le plus de citations; mon régiment fut désigné pour fournir la compagnie d'honneur des drapeaux de la division qui devait défilé; je fus désigné pour la compagnie d'honneur (...).

On nous transporta en auto au Bois de Boulogne; nous débouchâmes au pas cadencé avec toutes les musiques militaires par l'Avenue de la Grande Armée, Place de l'Etoile en passant sous l'Arc de Triomphe, les Champs Elysées, la Place de la Concorde, le Boulevard de la Madeleine, etc; le Maréchal Foch était en tête avec le Maréchal Pétain et tous les Maréchaux ou Généraux alliés.

Mon tour pour être démobilisé arriva et le 6 août 1919, je me présen-

tai au dépôt démobilisateur d'Avignon".

(1) Schrapnell: graphie allemande pour shrapnell ou mieux shrapnel du nom de l'inventeur, le général anglais H. Schrapnell (1761-1842). Il s'agit d'un obus rempli de balles.

(2) Crapouillot: de crapaud. Petit canon ou mortier employé dans la guerre de tranchées. Par extension, projectile lancé par cet engin.

(3) Minenwerfer: mot allemand, de minen, mine, et werfer, lancer. Lance-bombe de l'armée allemande.

(4) Cheddite: de Chedde, hameau de Haute-Savoie où la substance fut étudiée. Explosif à base de potassium.

(5) Ypérite: de Ypres, ville de Belgique où tombèrent, pendant la Grande Guerre, les premiers obus allemands chargés de cette substance nocive. L'ypérite est du sulfure d'éthyle dichloré, utilisé comme gaz de combat. C'est une substance suffocante, lacrymogène et surtout vésicante: elle empoisonne longtemps les lieux où elle est répandue et elle a une terrible action de corrosion sur les muqueuses internes.

Citations...

Paul Boyer - Mort pour la France - Ribes

Citation à l'Ordre du Régiment:

«S'est élancé à l'assaut de la tranchée ennemie, entraînant ainsi ses camarades».

Maurice Testard - Mort pour la France - Vals-les-Bains

Citation à l'Ordre de l'Armée - Croix de Guerre avec Palme remise à la famille:

«S'est jeté bravement sur une mitrailleuse en action, dont il a tué les servants».

Abbé Marius Largeron - Mort pour la France - Vicaire à Saint-Martin-de-Valamas

Citation à l'ordre du Régiment:

«Brancardier brave et dévoué.

S'est particulièrement distingué au combat des 25 et 26 septembre 1915; a été mortellement blessé le 26 septembre».

Henri Costet - Sous-lieutenant - Mort pour la France - Annonay

«A été tué alors qu'il faisait le coup de feu par-dessus les tranchées au milieu de ses hommes».

Gaston Bonnet - 163ème Régiment d'Infanterie - Les Vans

Citation à l'ordre du jour:

«Du haut de sa tranchée, à 40 m des Boches, a tué un soldat ennemi et blessé deux autres».

Léon Armandès - 225ème Régiment d'Infanterie - Rosières

Citation à l'Ordre de la Division:

«S'est fait remarquer en toute occasion par son courage et son sang-froid. Au cours de l'attaque, malgré un bombardement violent, n'ayant pu sauver sa pièce, l'a mise hors d'usage et a pris part à la lutte corps à corps dans les tranchées».

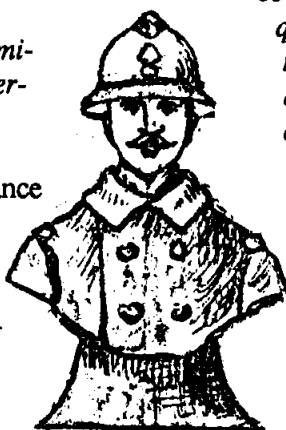
Clément Bobichon - Saint Victor

Citation à l'Ordre de la Brigade:

«D'un courage à toute épreuve, enterré plusieurs fois par un violent bombardement, est resté sur place pendant 48 heures sans communications».

Maurice Robert - Sous-lieutenant au 23ème Bataillon de Chasseurs Alpains - Privas. Croix de Guerre:

«Sous-lieutenant plein d'entrain et d'énergie, s'est particulièrement distingué au combat de X... les 24 et 25 août 1914 et à l'attaque de X... le 9 octobre 1914 où il a été grièvement blessé d'une balle au côté droit».



Les combats de l'arrière

*La défense et l'entretien du Sol
la pensée de chaque jour.*



La vie en Ardèche pendant la guerre

Economie et main-d'œuvre en Ardèche pendant la guerre de 1914-1918

Frédérique CAYRIER

Tandis que l'on se bat sur le front, les familles ardéchoises restées au pays mènent d'autres combats et se mobilisent pour une autre cause: la lutte contre la pénurie d'armes, de pain et de main d'oeuvre. L'Ardèche, département loin du front, est comme tous les autres confrontée au problème d'une économie de guerre et essaie tant bien que mal de produire et de travailler, sinon «comme avant», du moins au mieux des possibilités du moment.

«CE QUI MANQUE LE PLUS, CE SONT LES BRAS»

Ainsi s'exprime Victor Reyne, directeur de la filature de Lamastre en 1916, soulignant l'absence cruciale de main d'oeuvre, tant dans l'agriculture que dans l'industrie. Où trouver le personnel nécessaire pour l'éducation des vers à soie, les foins, les semailles et les récoltes ou le travail de la vigne quand les usines elles-mêmes, préférées aux travaux des champs, ne trouvent plus qui embaucher? La situation s'aggravant après plusieurs années de guerre, «*la levée de la classe 1918 et des récupérés a achevé d'enlever à la campagne les rares hommes capables de travailler*» (1). Aussi a-t-on cherché tous azimuts des travailleurs potentiels, fussent-ils très jeunes, trop vieux ou inexpérimentés, pour remplacer les absents.

Les premières concernées sont les femmes. Notons d'abord celles que la statistique ignore et qui, sur leur coin de terre, prennent la place du père, du fils ou du mari à la tête de l'exploitation agricole ou comme employés saisonniers. En 1916, M de Lafarge propose de faire venir femmes et enfants de la montagne pour l'éducation des vers à soie. Mais les unes et les autres sont également sollicités pour des emplois plus rémunérateurs, en usine ou dans les ateliers travaillant pour la Défense Nationale. Considérant le travail des femmes dans ce type d'établissement, le commissaire de police d'Aubenas dit sa satisfaction (2): «*La production va s'intensifiant. Les femmes assimilent bien le travail mécanique et leur rendement est jugé très satisfaisant*». Des exemples isolés révèlent que les femmes ont aussi pris le relais dans d'autres secteurs

d'activité et assument des charges nouvelles: à Villeneuve-de-Berg par exemple, c'est une épouse de notaire qui supplée son mari parti pour le front.

DU TRAVAIL POUR LES ENFANTS ET LES CONVALESCENTS

Pour empêcher que certaines productions vitales pour le pays comme celle des cocons ne périssent de façon irrémédiable, on a songé également à prolonger la durée des sursis et des permissions pendant la saison des vers à soie (3). Mais ce genre de recours n'est pas durable: les exigences du front ont tôt fait de l'interdire. Le colonel Dautherville envisage encore une autre solution: faire travailler les convalescents encore inaptes à retourner au combat. Cela rend service à l'agriculture, «*mais aussi aux blessés et malades convalescents pour le rétablissement complet desquels rien ne vaut le travail des champs qui donne des biens meilleurs résultats à ce point de vue que tous les exercices de gymnastique et autres généralement préconisés*» (4).

Les autorités militaires mettent également à la disposition des exploitations ardéchoises des prisonniers allemands, ou des soldats mobilisés mais non affectés sur le front. Mais le contingent de 1200 travailleurs envoyés en 1916 par le commandant de la 15^{ème} Région de Marseille ne suffit pas, tant la demande est importante. Le maire de Saint-Etienne-de-Lugdarès réclame «*pour le 25 juin prochain une équipe militaire de faucheurs d'au moins 25 hommes*». Celui de Sainte-Eulalie en fait autant, tout en prenant le soin de spécifier que

«*tout soldat qui ne saurait pas faucher est inutile*».

L'adéquation n'est pas toujours parfaite entre l'offre et la demande: «*A la place des prisonniers, on nous offre des soldats indo-chinois, mais ils sont inaptes aux rudes travaux de nos campagnes accidentées*». De plus, on se défie de la main d'oeuvre étrangère ou coloniale car «*dans beaucoup d'exploitations, les femmes restées seules ne veulent pas employer les étrangers dont elles ne connaissent ni les aptitudes ni la moralité; elles préfèrent laisser les travaux en souffrance si le mari ou le fils absent ou un autre membre de la famille ne peuvent pas venir pendant quelque temps s'en occuper*».

Restent les civils, étrangers ou réfugiés. Mais les premiers «*profitent de l'absence de concurrence pour demander des prix excessifs*». Quant aux seconds, inexpérimentés ou peut motivés, ils sont d'un piètre recours et leur inactivité - ils sont pourtant près de 5000 en 1917, venus des régions envahies ou de l'Alsace-Lorraine - n'est guère appréciée.

Dans la mesure de leurs moyens, les enfants ont été aussi sollicités, comme dans tout le reste de la France: «*Nos écoliers ont déjà rendu service pour la création de jardins scolaires qu'ils continuent d'entretenir; ils en rendront également chez eux, gardés par leurs parents, et c'est une sage mesure que de leur donner dans ce but des vacances longues...*». Dans une petite annonce du Journal d'Aubenas de 1917, un pharmacien recherche, «*pour le service de la pharmacie, un garçon de 15 ans, ayant bonne instruction primaire*». Le nombre des offres d'emploi du même type témoigne du rôle joué par les adolescents

Industries travaillant pour la Défense Nationale dans l'arrondissement de Privas (1917)

Localité	Entreprise	Nombre	Nature de la fabrication d'employés et quantité produite
Cruas	Pavin de Lafarge	104	Chaux et ciments 90 000 tonnes normalement 30 000 tonnes actuellement
Cruas	Valette Viillard frères	45	Chaux et ciments 60 000 tonnes normalement 12 000 tonnes actuellement
Cruas	Freydier	53	Chaux et ciments 50 000 tonnes normalement 12 000 tonnes actuellement
Bourg-St-Andéol	Lauzun	112	Usine céramique, carreaux, briques Magnésie 125 tonnes/mois
Les Ollières	Fougeirol	55	Corps de gaine 1200 corps/jour
Le Pouzin	Poudrerie nationale de St-Chamas	82	Secret professionnel
St-Marcel d'Ardèche	Compagnie Industrielle des Alcools de l'Ardèche	58	Alcool pour les poudreries nationales 100 hectolitres/jour
St-Sauveur de Montagut	E.L. Bourgeas	57	600 têtes de gaine de 75, 400 bagues de raccordement 40/35 par jour
Vals les Bains	Atelier Mécanique Munier	93	Bagues de raccordement 11 et 87 pour obus 220 (200/jour), bouchons pour 75 (500/jour)
Vals les Bains	Aymard	37	Caisses à munitions
Le Pouzin	Home et Buie	339	Fonte 70 tonnes/jour Acier 40 tonnes/jour

sur le marché du travail, et ce dans des tâches qui leur étaient inconnues avant guerre.

Toutes les forces économiques du département sont ainsi mobilisées dans cet effort de guerre où il faut à la fois approvisionner les armées et continuer à faire vivre l'arrière.

LES USINES DE GUERRE: UNE «PROSPERITE PRIORITAIRE»

Les usines pouvant fournir du matériel à l'armée (cf. annexe sur les usines de l'arrondissement de Privas) sont devenues «usines de guerre» et à ce titre, elles sont prioritaires pour recevoir main d'oeuvre et matières premières. Une enquête menée au niveau national (5) place l'Ardèche

parmi les départements ayant entre 50 et 100 usines de guerre, alors que sa voisine drômoise n'en comprend pas 10 et que le Gard dépasse la centaine, loin derrière la Loire et ses 800 établissements industriels (strict reflet de la situation industrielle d'avant guerre!). Plus de 5000 personnes travaillent dans les usines de guerre ardéchoises; ces employés sont souvent parmi les plus expérimentés du département à tel point que, selon le Conseil Général, «les usines de guerre monopolisent presque les spécialistes, tels que mécaniciens, chaudronniers, électriciens». Les deux établissements fabriquant des munitions en Ardèche, la Société Poulenc frères au Pouzin et la Société Indus-

trielle des Alcools de l'Ardèche à Saint-Marcel-d'Ardèche sont, au même titre que les usines hydro-électriques, particulièrement surveillées par la police qui redoute les attentats.

Le fonctionnement de ces usines de guerre, quoique privilégié dans le département, n'est pas toujours aussi aisé qu'on le voudrait et souffre des mêmes problèmes que les autres usines: «Les industries travaillant pour la guerre ont, depuis le 31 juillet 1916, accru encore leur personnel et leur production gênée cependant elle aussi par la crise des transports; ainsi une usine d'Aubenas a du fer à Bordeaux depuis octobre 1916 et, au 22 février 1917, elle ne l'avait pas encore reçu».

DENREES RARISSIMES ET TRANSPORTS PARALYSES

La paralysie des transports est un autre fléau des années de guerre qui handicape considérablement l'économie ardéchoise: les matières premières n'arrivent pas, les expéditions se font mal. La défection des transports ferroviaires perturbe profondément le fonctionnement de certaines entreprises, y compris celles réquisitionnées pour l'effort de guerre: à Lafarge en 1917, 40% seulement des fours à chaux et à ciment sont allumés «par suite de l'insuffisance du matériel P.L.M.». En de nombreux endroits, on recourt aux «camions automobiles» pour aller chercher les produits manquants, des matières premières à Marseille pour une usine de Vals, du charbon à Saint-Etienne pour la Société des Gaz du Midi à Annonay. Ce type de transport semble alors assez original pour être mentionné à chaque fois qu'il est utilisé. On tente aussi de développer la navigation sur le Rhône pour suppléer au chemin de fer (6). Mais pour de nombreux produits, les effets de ces mesures sont limités, la circulation sur la mer Méditerranée, devenue dangereuse, ayant imposé le détour par l'océan, pour les arrivages de blé par exemple.

Faute de moyens de transport, de nombreux produits font alors défaut, et des comités départementaux sont chargés de la répartition des faibles quantités dont le département dispose. C'est le cas pour le sucre qui fait l'objet d'un rationnement assez strict et dont la pénurie préoccupe sérieusement certains industriels: «Les marons glacés de Privas n'ont pu travailler activement par suite de la restriction dans la quantité de sucre attribué et cette situation ne pourra que s'aggraver».

Le manque de charbon, source

d'énergie numéro un, se fait encore plus cruellement sentir (7). En 1916, plusieurs filatures et tissages, en 1917 la verrerie de Labégude ont dû fermer momentanément leurs portes faute de combustible. Le charbon anglais, venu relayer celui des mines de Prades, Bessèges, la Grand'Combe et La Mure au début de 1917, n'a pas suffi, la consommation familiale s'ajoutant pendant l'hiver à celle des industries. Faute de main d'oeuvre pour le bûcheronnage, le chauffage au bois a souvent dû être abandonné et la demande en charbon s'en est ressentie, augmentant d'année en année. Un maréchal-ferrant de Villevoacance s'alarme: «Je répare tous les instruments agricoles. Et je n'ai plus de charbon. Dans quinze jours, je serais obligé de fermer ma forge faute de charbon, ce qui fera un tort considérable à l'agriculture».

LE BLE, LA FARINE ET LE PAIN

La chute de la production de céréales (-11% en un an, de 1916 à 1917), associée au contingentement des importations dans le département par le ministre du commerce (réduction des 2/3 entre 1916 et 1917) ne laisse pas d'inquiéter les autorités ardéchoises. Le préfet se rend tous les mois à Marseille pour répartir le blé entre les minotiers et contrôler les livraisons aux boulangers du département. Faute de contrôleurs en nombre suffisant, les déclarations de récolte se révèlent impossibles et l'on doit se contenter de dénoncer «les spéculateurs coupables et malheureusement insaisissables; invités à déclarer les céréales, ils ont transformé les stocks de blé en farine en bon nombre d'endroits».

Si, comme en toute guerre, les villes souffrent plus de la pénurie de

nourriture que les campagnes, il n'en demeure pas moins vrai que la production agricole globale a sensiblement diminué. Par rapport à 1913, la production de céréales de 1917 a baissé de 23%, celle de pommes de terre de 29%; pour le bétail, la chute est encore plus catastrophique: 35% pour les moutons et 43% pour les porcs (8). Encore peut-on se consoler du fait que «ce fléchissement est moins accentué en Ardèche que dans les départements de grande culture». D'abandon de fermes, il n'est pas encore question. Mais presque partout, «on ensemeence un peu moins, et le rendement à l'hectare a diminué». L'agriculture ardéchoise plus encore que l'industrie, est bouleversée par la guerre.

Ces quelques éléments de recherche sur un sujet encore en friche en Ardèche ne montrent rien d'étonnant: pendant la guerre de 1914-1918, le département n'a pas échappé au sort des autres régions françaises. L'énorme effort de guerre consenti par l'arrière privé de main d'oeuvre ne suffit pas à maintenir à flot l'économie locale et à ravitailler en même temps l'armée en vivres et en matériel. Et l'on se doute que cette économie précaire secoue fortement les traditions économiques d'une Ardèche rurale déjà bien ébranlée.

(1) A.D.A., 1 N 52

(2) A.D.A., 115 Z

(3) A.D.A., R 82-83

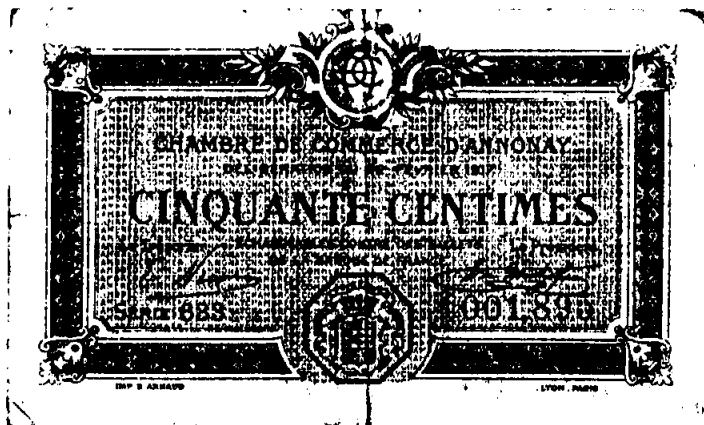
(4) Cité par P. Ladet in Histoire du Vivarais, Privat, 1988 p. 271

(5) A.N., F 7/13356 et J.W. Dereymez, «Les usines de guerre et le cas de la Saône-et-Loire» in Cahiers d'Histoire, Tome XXVI, 1981, pp. 151-181

(6) A.D.A., 12 M 200

(7) A.D.A., R 915

(8) ib.



Les Ets machines Chambon

Pourquoi parler des établissements machines Chambon dans un cahier de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent consacré au 70^{ème} anniversaire de l'armistice de 14 - 18?

D'abord parce que l'usine de La Voulte de la Société Anonyme des Anciens Etablissements L. Chambon a vu le jour en 1916, en pleine guerre. Les Ets L. Chambon de Paris transportaient là, loin du front, et pour la développer, la fonderie de fonte et de bronze réservée à leurs machines à imprimer et à leurs machines spéciales. Quelques années plus tard, en 1925, les usines Chambon emploient 200 ouvriers à La Voulte et ont rang parmi les industries françaises et ardéchoises de pointe. Un rang qu'elles doivent depuis longtemps à la qualité de leurs produits: machines à fabriquer des timbres-poste, machines à fabriquer des tickets de tramway, machines pour l'impression automatique du papier ou du carton en plusieurs couleurs, machines à emballer, rotative automatique avec gaufrage, sont des productions auxquelles le nom de l'établissement de La Voulte est attaché...

Ensuite, parce que cet été, après plusieurs années de difficultés et malgré un potentiel technologique indéniable, les Ets machines Chambon d'Orléans et La Voulte ont déposé leur bilan. Des repreneurs se sont présentés, américains, italiens, français. Tout a-t-il été fait, dans le respect des contraintes économiques, pour éviter un dénouement prévisible, pour préserver l'emploi et par conséquent pour maintenir un savoir-faire reconnu?

Rien de ce qui touche à la vie économique et sociale de notre département ne peut laisser indifférent notre association. Aujourd'hui, notre souhait est que les machines Chambon, naturalisées ardéchoises depuis plus de soixante-dix ans, continuent à participer, autant que faire se peut, à la vie du département.

P.L.



A quarante heures du front

Christian LAGANIER

Quarante heures, c'est le temps minimum que mettait mon grand-père Alexandre Laganier pour venir en permission du front à Banne (1). A quarante heures du front, on n'entend pas le son du canon, la guerre paraît bien loin. Alors, en quoi les habitants d'un petit village de l'Ardèche peuvent-ils se sentir concernés, comment réagissent-ils, que connaissent-ils des réalités de la guerre? Autant de questions que l'on peut se poser et auxquelles j'ai essayé d'apporter des éléments de réponse en fouillant dans les archives communales et familiales, en lisant la correspondance des soldats et leurs carnets de route.

«Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément des armées». L'affiche placardée au matin du 2 août 1914 met fin à une longue période d'incertitude entretenue par les quelques journaux que l'on reçoit dans les villages. Le doute n'est plus possible même si la mobilisation n'est pas encore la guerre. Tous les hommes soumis aux obligations militaires doivent rejoindre les lieux d'affectation indiqués dans les fascicules de mobilisation. Quel est le sentiment qui domine à ce moment-là? Le maire de Banne, Victor Bayle, dans une lettre adressée au Préfet de l'Ardèche le 8 août 1914, écrit: «Pour le moment, la population fait preuve d'une union complète, d'une grande confiance en l'avenir et d'un ardent patriotisme» (2). De son côté, le capitaine Emile Martin, originaire de Banne, a laissé des carnets inédits sur les années 1914-1915 (3). Au moment de la mobilisation, il est en garnison à Bourges. Il note à la date du 2 août: «Premier jour de la mobilisation: aucune illusion n'est plus possible et la catastrophe est inévitable. Les casernes et les cantonnements et plus encore leurs abords sont envahis par une foule dans laquelle beaucoup de fronts se rembrunissent, des yeux retiennent mal leurs larmes et c'est le héros de demain qui vient faire son apprentissage en affichant au milieu de toute cette tristesse une gaieté exubérante pour mieux dissimuler la peine qu'il éprouve lui-même». Dans les deux cas, on est loin des débordements de joie!

Les mêmes scènes se reproduisent dans tous les villages de l'Ardèche. Les hommes mobilisés se dirigent en

groupe vers la gare la plus proche; les chevaux sont amenés vers les lieux de réquisition. Beaucoup de familles vont ainsi, de près ou de loin, être touchées par la guerre. Pour donner un ordre de grandeur, à Banne, dans sa séance du 31 janvier 1915, le conseil municipal dresse une liste des assujettis mobilisés exonérés des prestations de 1914, elle comprend 64 noms alors que le recensement de 1911 avait dénombré 334 ménages pour une population totale de 1169 habitants. En 1915 (4), la liste comporte 120 noms. En 1916 (5), il y a 144 noms, mais il est précisé que cette liste ne comprend pas seulement les assujettis mobilisés, mais aussi «les propriétaires d'animaux de trait ou de véhicules, soit pour cause de réquisition, soit pour cause de mobilisation des propriétaires». En 1917 (6), «en ce qui concerne les journées d'hommes seulement», il y a encore 127 noms. On peut dire qu'en moyenne, une famille sur trois est directement concernée par la guerre par suite de la mobilisation de l'un de ses membres.

Cette mobilisation des hommes et des animaux va poser des problèmes importants pour les activités du village. D'après les résultats du recensement de 1911, la population active de la commune de Banne était alors composée pour les trois-quarts d'agriculteurs et pour le quart restant de mineurs. Les travaux agricoles vont souffrir du manque de main-d'oeuvre. Tout le monde doit être mis à contribution, les femmes, mais aussi les personnes âgées et les enfants. Dans sa lettre au Préfet, le maire de Banne écrit: «On procède au dépiquage des blés qui est d'ailleurs très avancé, les autres récoltes ne sont pas encore mûres. Dans chaque hameau, le conseiller municipal ou, en cas

d'absence pour cause de mobilisation, une personne notable, veillera à l'enlèvement des récoltes et invitera d'une façon pressante les habitants à se prêter amicalement une aide mutuelle. Ceux qui feraient preuve de mauvaise volonté seraient réquisitionnés». A lire cette dernière phrase, on peut se demander si «l'union complète» dont il a été question plus haut est aussi réelle que le prétend le maire.

Dans l'immédiat, il importe d'assurer le ravitaillement normal de la population. Le maire de Banne ajoute, toujours dans la même lettre: «Les deux boulangeries sont sous la protection et sous la surveillance de la municipalité. Tous les habitants qui ne sont pas indigents doivent payer leur demande à la mairie en vue d'obtenir des bons de pain. Une commission composée du conseil municipal et des membres du bureau de bienfaisance examinera en séance privée les demandes qui lui seront soumises. Au cas où les boulangeries ne fonctionneraient plus, faute de farine ou pour toute autre cause, la commission réquisitionnerait le blé ou une partie du blé existant dans la commune ainsi que les moulins et assurerait l'approvisionnement en pain pour toute la population communale. La consommation serait réglementée au besoin surtout en ce qui concerne les indigents peu scrupuleux qui pourraient être tentés de vendre leur pain pour se procurer des boissons alcooliques».

La main-d'oeuvre locale va bientôt être renforcée par l'arrivée de familles évacuées des régions du front, Nord et Lorraine. Magnaneries, granges et quelquefois greniers et caves leur serviront de logements. Les registres d'état-civil de Banne gardent une trace de leur séjour. En octobre 1918, le décès de Louis

Boute, 18 ans, originaire du Pas-de-Calais, est déclaré par «Lucien Boulinguez, cultivateur, âgé de 62 ans, domicilié à Banne (réfugié du Pas-de-Calais), voisin du défunt» (7).

Les problèmes de ravitaillement, l'arrivée de réfugiés inquiètent le maire de Banne qui, dans sa lettre au Préfet, indique les mesures qu'il prend en vue d'assurer la sécurité publique: «Pour prévenir la déprédation des récoltes pendant la nuit, surveiller les étrangers de passage et maintenir l'ordre, il a été constitué aujourd'hui une garde communale composée de 22 hommes de bonne volonté non-mobilisables ou non-mobilisés qui s'armeront à leurs frais. La garde fera des rondes de nuit et de jour sur le territoire communal qui est très étendu. Les hommes marcheront deux par deux pendant la nuit. Ils seront munis d'un brassard vert portant les lettres de «G.C.» et le mot «Banne» avec le sceau de la mairie. M R. Allefredse, instituteur et secrétaire de mairie, sous-officier de la territoriale non encore mobilisé, et M V. Divol, gendarme en retraite, seront, le premier, chef, et le second, sous-chef de la garde communale. M V. Picon, autre gendarme en retraite, remplacera le garde-champêtre Gabriel Martin qui est mobilisé».

D'ABORD RASSURER

Loin de chez eux, les soldats n'ont qu'une idée, celle de garder le contact avec leurs familles. Les villages d'Ardeche vont ainsi vivre au rythme des lettres et surtout des cartes postales qui arrivent du front et c'est avec impatience que les familles guettent l'arrivée du facteur qui va peut-être apporter les nouvelles tant attendues. C'est que les soldats écrivent beaucoup comme l'explique le capitaine Martin dans son journal en date des 14-16 août 1914 alors qu'il est en route vers l'Alsace: «Nous nous préoccupons tous de faire connaître à nos familles la région dans laquelle leur pensée pourra nous suivre. Ce n'est pas trahir le secret des dispositions stratégiques du Grand Etat-Major. Nous pensons avoir trouvé le moyen par l'envoi de cartes postales illustrées. J'en fais une provision que j'adresse, pour mieux faire suivre ma route, à ceux qui sont si inquiets sur notre sort. Je rédige ma correspondance journalière car bien que n'ayant aucune nouvelle des miens, je ne voudrais pour rien au monde qu'ils manquent des miennes,

tant j'ai conscience que leur tranquillité découle de ma sécurité». Les marchands de cartes postales vont faire des affaires comme d'autres utilisent la carte postale comme support publicitaire: Alexandre Laganier envoie, en février 1916, une vue représentant le café-restaurant du Pont-de-Muirre dans les faubourgs de Reims avec cette annotation: «Cette carte, les aubergistes m'en ont donné une douzaine pour faire la réclame». Et les combattants recherchent des cartes postales originales. L'un d'eux, resté anonyme, note sa déception: «Je vous envoie comme carte malheureusement pas grand chose car je suis au lit, à l'ambulance»; elle représente l'arrivée d'un régiment au camp de Mailly (8).

Le premier but de cette correspondance quasi journalière est de rassurer la famille, comme le montre cette carte écrite par un inconnu en mai 1915: «En ce moment, nous sommes loin du front, nous sommes en dépôt au camp de Mailly. Il ne faut pas se faire de mauvais sang car nous ne sommes pas en danger».

Dans leurs correspondances, les soldats évoquent les péripéties du conflit telles qu'ils peuvent les vivre. En mars 1915, un combattant anonyme adresse à sa famille une vue de Saint-Pierremont en Lorraine, village détruit par le bombardement: «Je t'envoie, puisque tu me le demandes, des cartes illustrées. La première est la reproduction du premier village où je suis passé et que les Allemands, quelques jours après, lorsque nous eûmes reculé, dévastèrent et mirent dans l'état que tu peux voir. Ce travail est aussi celui de l'artillerie française qui y fut obligée pour déloger les Boches déjà solidement retranchés».

Fin septembre 1915, D. Guigon écrit depuis le camp de Mailly: «Hier, il est arrivé au camp un train de blessés venant de la Champagne. Il paraît qu'ils ont fait de la bonne besogne. Ils ont franchi les lignes allemandes sur une profondeur de 7 km, sur une largeur de 25 km. Ils ont trouvé, paraît-il, en face d'eux pas trop de résistance, des troupes jeunes, jusqu'à des gamins de quinze ans; ils se rendaient facilement, ils levaient les bras en criant «Camarade», mais comme ils avaient affaire avec, presque tous, des troupes d'Afrique, il n'y avait pas de pardon; il paraît qu'ils en ont zigouillé un bon nombre et ont fait 10000 prisonniers. Et quand les blessés sont partis, on marchait toujours de l'avant et l'offensive est générale sur tout le front. Il serait à souhaiter que ça finisse bientôt». En février 1916, A. Laganier note aux environs de Reims: «Ici, le secteur est tranquille, mais du côté de Verdun, ça tape dur». Quelques mois plus tard, le 24 juillet 1916, il écrit à son épouse: «Ma chérie, je t'embrasse du fond du coeur ainsi que les enfants et toute la famille. Bons baisers, Alexandre». Une carte banale, sans intérêt mais quand on sait qu'elle a été envoyée de Verdun, on en comprend tout le poids. Au plus fort de la bataille, le moindre mot est fait pour rassurer la famille; sa brièveté trahit l'insécurité de l'instant: séjours prolongés dans les tranchées, bombardements violents, déplacements fréquents, repos difficiles.

Plus que des combats, c'est de leur vie dans les tranchées que parlent les soldats. Les conditions atmosphériques occupent une grande place dans leurs correspondances. Ainsi dans

TRAINS SANITAIRES

FICHE de BLESSURE ou de MALADIE

Nom Pontier Ferdinand CR

Régiment 20^e C

Nature de la blessure fracture jambe EO
ou de la maladie Y. ouest S.

Injection de sérum (pratiquée le 1^{er} juillet (1)).
antitétanique (à pratiquer le plus tôt possible (1)).
 (à ne pas pratiquer (1)).

Nom du médecin: _____

(1) Biffer au crayon les indications inutiles.

A ATTACHER
sur un bouton du vêtement
et à conserver soigneusement.

cette carte adressée par un combattant anonyme depuis les Vosges: «Je suis arrivé dans mon nouveau patelin où il fait très froid. Pensez, notre vin, notre café qui était dans les bidons, ç'a tout gelé, alors voyez le froid, 15 au-dessous de zéro. Rien d'autre à vous dire que je voudrais bien que vous m'envoyez des chaussettes». A. Laganier écrit le 30 octobre 1916 depuis le Chemin des Dames: «Je suis toujours en bonne santé, toujours dans les tranchées. Le temps est toujours humide et il commence à faire froid. Nous voilà à la Toussaint et je vais la passer dans ce sale trou, cela fera la troisième». Dans une autre carte envoyée par un inconnu en février 1917 depuis le secteur des Vosges, on peut lire: «L'hiver est bien mauvais. Tenez-vous bien au chaud, vous du moins qui le pouvez, car nous, à présent habitués à toutes les intempéries, nous ne risquons plus rien. Nous ne sommes plus dans la Somme depuis quelques temps, actuellement nous occupons un secteur assez calme dans les Vosges où on ne patauge pas comme dans l'horrible boue de la Somme, mais en revanche, il y a un peu de neige et le froid est très

rigoureux; heureusement, nous avons de bonnes cagnas où l'on peut faire un peu de feu».

Mais c'est l'inactivité qui leur pèse le plus. D. Guigon écrit le 16 octobre 1915 à sa nièce depuis le camp de Mailly: «Je t'envoie ton nom gravé sur une feuille de chêne de Mailly. Il arrive souvent qu'on ne sait pas quoi faire, alors je m'amuse à graver des noms. J'en ai fait pour tous ceux de la piaule, mais les chênes sont rares, j'en ai trouvé juste un et encore pas bien dru». Joseph X... écrit en janvier 1917 à son cousin: «Je suis toujours dans ma cahute blottie dans la terre. Nous sommes cinq ensemble, ce qui fait qu'on ne s'ennuie pas trop». Et A. Laganier, dans une lettre à son épouse, envoyée en octobre 1916 depuis le Chemin des Dames, note: «Le secteur est toujours tranquille; on ne force pas, mais je préférerais cent fois être à tes côtés et bien travailler».

Cette inactivité conduit à un sentiment de lassitude qui se manifeste dans beaucoup de lettres, lassitude devant une guerre qui n'en finit pas. D. Guigon écrit en octobre 1915: «On

attend toujours la fin de cette maudite guerre qui finira je ne sais quand». En février 1917, un autre soldat, à la signature illisible, écrit: «J'arrive de permission il y a cinq jours sans avoir eu trop le cafard, on finit bien par s'y habituer avec cette interminable guerre». Mais il faut cependant rassurer l'épouse demeurée au village, comme le fait A. Laganier en octobre 1916: «J'ai reçu ta lettre du 24 courant dont tu me dis que tu as passé un mauvais dimanche de chagrin. Ce n'est pas la peine que tu te fasses du mauvais sang; depuis 27 mois, nous sommes en guerre et, comme je te l'ai dit, étant en perm, elle n'est pas prête à finir».

On comprend dans ces conditions qu'un certain nombre de soldats cherchent à échapper à la vie des tranchées, en essayant par exemple d'obtenir des permissions supplémentaires, comme l'envisage D. Guigon en octobre 1915: «Les journaux ont bien parlé de permissions agricoles, je ne sais pas si j'aurais la chance d'en avoir une»; ou A. Laganier en février 1916: «Pour les vers à soie, tu me dis que l'on t'a dit qu'en mettant 25



Cantine sur le front

grammes, l'on peut avoir 15 jours de permission, fais comme tu voudras, mais il ne faut pas s'y fier. Ceux qui sont dans les dépôts, ils peuvent réussir, mais sur le front, je n'y crois pas». Cet espoir de retour dans les foyers touche aussi les mineurs, mais l'un d'entre eux, resté anonyme, a une curieuse réaction, il écrit le 4 février 1917: «*Louise, dans sa dernière lettre, m'a dit que beaucoup de mineurs, à partir de 35 ans, sont renvoyés; malgré le grand danger à tous instants, je n'en suis pas enchanté, ce sera qu'à la force des choses*». D'autres cherchent à dénicher une «planque» qui les éloignera des tranchées, ainsi Joseph X... en février 1917: «*Il s'est présenté une place d'ordonnance. J'ai fait mes offres de service; une chose pour entraîner, on demande de préférence des hommes chargés de famille. Nous sommes deux, le deuxième a quatre enfants et un an plus vieux*».

DANS L'ATTENTE DU FACTEUR

Tant que les nouvelles arrivent, c'est que tout va bien. Mais lorsqu'elles s'interrompent brusquement, cela devient inquiétant et on peut imaginer l'angoisse des familles quand le soldat n'écrit plus. Que lui est-il arrivé? Est-il blessé? A-t-il été tué?

Dans sa lettre au Préfet du 8 août 1914, le maire de Banne avait indiqué les mesures qu'il comptait prendre en faveur des soldats blessés: «*Une commission de secours aux blessés et aux indigents est en voie de formation. Elle fera des collectes dans toutes les familles non-indigentes. Le produit en sera affecté aux secours aux indigents et aux militaires blessés. Cette commission sera composée de personnes parfaitement honorables, sans distinction d'opinion politique ou religieuse. Son siège est à la mairie. Des femmes de bonne volonté s'occuperont à faire de la charpie pour les blessés. L'atelier général sera établi à l'école communale de garçons*».

Même blessé, le soldat cherche à rassurer sa famille comme le montre ce mot de D. Guigon envoyé de l'hôpital de Mailly en janvier 1916: «*Je suis pas mal, je bois bien le lait et mange bien les gâteaux. Je suis toujours dans la même situation, je ne sais pas encore quand on va m'expédier*»; ou ces lignes d'un combattant anonyme, écrites en août 1915: «*Deux mots pour te dire que la santé ne va pas trop mal, mais je vais vous dire que je suis été blessé par une balle à l'épaule gauche, mais il ne*

faut pas vous faire du mauvais sang pour cela ce n'est rien. Au contraire, cela fera un peu de repos». Le capitaine Martin, dans son journal, explique qu'il a lui aussi ressenti cette impression de soulagement après avoir été grièvement blessé à la machine en décembre 1914: «*Par ceux qui n'ont pas connu les émotions qui accompagnent une blessure, on entend exprimer tant d'éloges sur le courage stoïque des blessés que je dois dire jusqu'au bout de quoi est fait ce courage. Quand on est sorti de la fournaise où l'on pouvait disparaître comme tant d'autres que l'on a vu tomber à ses côtés, quand on se retrouve encore vivant et entouré de soins, pour si gravement que l'on soit atteint, on éprouve comme une sorte de soulagement. On goûte avec d'autant plus de plaisir cet éloignement du danger qu'on sent qu'il est écarté pour un temps. On a fait son devoir et l'on s'en revient content puisqu'on en sort vivant*»; et il ajoute: «*Ceux que j'ai vu manifester avec le plus de bruit leur désir de revanche sont généralement ceux que leurs blessures empêcheront de revenir au feu. Ce que je dis est sévère, mais hélas, je dois à la vérité de le dire, ne fut-ce que pour mieux faire ressortir l'héroïsme de ceux qui, avec résignation, activent la guérison de leurs blessures, n'en attendent même pas la fin parfois, pour reprendre leur part des dangers où ils ont laissé leurs camarades*».

Et lorsque le silence se prolonge, l'inquiétude grandit et on redoute l'arrivée du maire ou du garde-champêtre porteur d'une mauvaise nouvelle. Nos villages d'Ardèche vont vivre au rythme des annonces de décès. Le monument aux morts de Banne, par exemple, porte 56 noms, cela représente, en moyenne, un mort par mois. Certains décès sont annoncés avec beaucoup de retard. Sur 33 personnes de Banne dont j'ai retrouvé l'acte de décès, 10 ont été tuées en 1914 au cours des premiers mois de la guerre, mais 4 décès seulement ont été enregistrés à leur date (9). Le premier l'a été en novembre, et encore il s'agit d'un soldat, Camille Escalier, 28 ans, «*décédé à l'ambulance n° 6 à Sainte-Menehould, le 1er novembre, des suites de maladie contractée au service*». En fait, chronologiquement, c'est le septième décès. Les deux premiers ont eu lieu les 19-20 août au cours de la bataille de Lorraine, mais ils ne seront transcrits que beaucoup plus tard. Le décès de Ferdinand Vedel ne l'est qu'en 1918 par jugement du tribunal de Largentière avec la mention suivante: «*Vu l'acte de*

disparition et le certificat de non-captivité, vu la note du Corps attestant l'absence de nouvelles, attendu que des renseignements produits, il résulte que le sus-nommé est décédé le 19-20 août 1914 à la bataille de Lorraine; acte de disparition dressé aux Armées le 19 octobre 1916». Le décès de son camarade de régiment, Gabriel Martin, 25 ans, tué le même jour au même endroit, ne sera rendu officiel qu'en 1921. Ces deux exemples montrent que, dès la mi-août 1914, certains soldats ne donnent déjà plus de nouvelles et que leurs familles ne savent rien de leur sort, elles en sont réduites à toutes les suppositions. Qui peut imaginer le sort de ces familles, sans nouvelles, qui gardent jusqu'au bout l'espoir de les revoir? Ils témoignent aussi de la désorganisation de l'administration militaire qui apparaît débordée par les premières hécatombes que l'on n'avait pas prévues.

Mais il est d'autres raisons dans ce retard. Dans l'acte de décès de Camille Lacroix tué dans la Somme par un éclat d'obus, il est mentionné: «*La constatation (du décès) n'a pu être faite, l'ennemi ayant occupé les positions*». C'est un des motifs qui ralentissent la transmission des nouvelles. Si les décès sont connus avec retard, c'est souvent parce que les corps n'ont pu être récupérés. Le capitaine Emile Martin note, le 25 novembre 1914, alors qu'il se trouve près de Béthune (Pas-de-Calais): «*Ce matin, en sortant de notre abri, le paysage était complètement changé. La neige a complètement disparu et le seul décor du paysage est dans l'apparition de tous ces cadavres que la neige recouvrait et qui sont là, étendus entre les deux tranchées ennemies, dans les attitudes où la mort les a surpris. Certains ne sont qu'à quelques mètres de nous, mais on se garde d'y toucher, cela pourrait coûter cher à l'imprudent qui s'y aventurerait!*». Ce n'est que le 8 décembre que les cadavres pourront être ramassés, ils étaient là depuis le 16 octobre: «*Ce n'est pas une sinécure puisqu'il n'y a pas moins de 77 cadavres, 33 Français et 44 Allemands, et qu'il faut souvent les dépouiller pour aller jusque sous la chemise trouver une plaque d'identité ou dans les poches pour avoir un carnet et des lettres*». Et E. Martin regrette que ce travail d'identification ne soit pas toujours fait: «*Des négligences bien coupables empêcheront dans trop de cas d'être éclairés sur le sort des malheureux tombés au Champ d'Honneur et sur lesquels le doute que fait naître la*

Indications de service.

D..... = Urgent.
 AR..... = Remettre contre reçu.
 PC..... = Accusé de réception.
 RP..... = Réponse payée.
 TC..... = Télégramme collationné.
 MP..... = Remettre en mains propres.

XPx.... = Exprés payé.
 NUIT... = Remettre même pendant la nuit.
 JOUR... = Remettre seulement pendant le jour.
 OUVERT = Remettre ouvert.

N°.....

Dans les télégrammes imprimés en caractères romains par l'appareil télégraphique, le premier nombre qui figure après le nom du lieu d'origine est un numéro d'ordre, le second indique le nombre de mots taxés, les autres désignent la date et l'heure de dépôt.
 Dans le service intérieur et dans les relations avec certains pays étrangers, l'heure de dépôt est indiquée au moyen des chiffres de 0 à 24.

Timbre à date.



L'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 novembre 1850, art. 6.)

ORIGINE	NUMÉRO	ORDRE DE MOTS	DATE	HEURE DE DÉPÔT	INDICATIONS DE SERVICE
---------	--------	---------------	------	----------------	------------------------

Mimes 2171 62 10/11 10 h 30

Veuillez dire si mari est blessé sérieusement au mort et endroit où il se trouve en traitement régnise de suite mon mari s'appelle Granier Eugène Louis et moy Granier Auguste compare me fait part le chef de bureau du 55° d'Infanterie si il y a t'il pas erreur Marie Granier 1 rue des Bons enfants

"Une Ardéchoise recherche son mari..."

qualification de «disparu» pèsera pendant plusieurs années comme une flétrissure alors que leur mémoire ne mérite que des éloges».

Et puis, un matin, après plusieurs semaines d'inquiétude, arrive l'annonce tant redoutée:

«Aux Armées, le 10 juillet 1915.

Monsieur, j'ai le regret de vous faire savoir, en réponse à votre lettre du 6 courant, que l'infirmier Edouard Coste, de la 12° Cie du 55°, est mort au Champ d'Honneur le 20 juin 1915 en portant secours à des blessés. Cette perte nous a tous bien attristés car il était estimé de ses chefs et de ses camarades pour son dévouement et son courage. Je l'ai proposé pour une citation à l'ordre du jour». Alors, sa veuve, comme tant d'autres l'ont fait avant et le feront après, prend le deuil qu'elle ne quittera plus jusqu'à la fin de sa vie.

Pour ceux qui restent, les jours passent et les années aussi. Et le 10 novembre 1918, A. Laganier peut écrire depuis la région de Nancy: «Comme je te disais dans ma dernière lettre, j'ai changé. Je suis arrivé cette nuit du côté que je te disais. On est pas mal logé et puis je crois que cela tire à sa fin, j'ai bon espoir que le canon ne va pas tirer longtemps». Et il poursuit comme pour préparer l'avenir: «Tâche de bien faire sécher les châtaignes». Mais si l'armistice est bien signé, ce n'est pas encore la fin de la

"...et reçoit la réponse."

15^{ME} RÉGION

Pont-Saint-Esprit, le 11 Mai 1915

Place de Pont-Saint-Esprit

1933

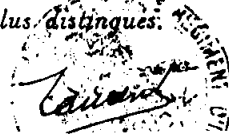
Le Chef du Bureau de Comptabilité du 55° d'Infanterie à Monsieur le Maire de Balazuc (Ardèche)

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, avec tous les ménagements nécessaires dans la circonstance, prévenir Monsieur Granier Jean Louis

du décès du soldat Granier Eugène né le 11 Août 1879 à Balazuc du 55° Régiment Infanterie, n° Matric. du recrutement d.e Pont S^t Esprit Cl. 1199 n° Matricule 05325 survenu le 14 Avril 1915 à l'hôpital temporaire N. N de Verdun à la suite de blessure par balle.

Je vous serai très obligé de présenter à la famille les condoléances de Monsieur le Ministre de la guerre et de me faire connaître la date à laquelle votre mission aura été accomplie.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.



guerre et les soldats restent mobilisés. Le doute subsiste encore; A. Laganier envoie ses vœux à son épouse le 30 décembre 1918: «*Je te souhaite une bonne et heureuse année ainsi qu'à toute la famille et que ce sera enfin la bonne. Je pense que tu ne dois pas t'en faire et que tu dois dormir tranquille en attendant ce beau jour*». Et un autre soldat, resté anonyme, écrit depuis les Vosges:

«*Nous voilà échappés de cette maudite guerre. A présent, à bientôt la libération*».

Elle va vite arriver. A partir de février 1919, les soldats commencent à rentrer chez eux. Mais ils gardent

tous en leur cœur le souvenir des événements tragiques qu'ils viennent de vivre. Le capitaine Martin déclare: «*Vivrai-je cent ans, je n'oublierai jamais l'horreur du spectacle de ces cadavres décomposés*». Et pendant que ceux qui ont eu la chance de revenir se remettent au travail, dans tous les villages, on commence à édifier des monuments pour rappeler à jamais le souvenir de ceux qui sont morts et donner aux générations futures le dégoût de la guerre.

Mais on oublie si vite....

(1) C. Laganier, «1914-1919: Des kilomètres à pied, ça use... un Ardéchois», R.V. n° 3, 1985, pp. 203-210.

(2) A.C. Banne, CM 8 août 1914. Sur l'ordre du maire, cette lettre a été recopiée dans le registre des délibérations du conseil municipal «en raison de l'intérêt documentaire qu'elle peut présenter pour plus tard».

(3) A.F. Martin-Laganier, Banne.

(4) A.C. Banne, CM 14 novembre 1915.

(5) A.C. Banne, CM 31 décembre 1916.

(6) A.C. Banne, CM 16 décembre 1917.

(7) A.C. Banne, Registres d'Etat-Civil.

(8) Les extraits de correspondances sont tous tirés de ma propre collection de cartes postales.

(9) C. Laganier, «Il y a 70 ans, la Première Guerre Mondiale», Bulletin Municipal de Banne n° 10, novembre 1986, pp. 4-7.

11 novembre 1918 - Un Ardéchois apprend la "bonne nouvelle..."



124

«Ma bien chère Maria

Enfin le jour de l'armistice est bien arrivé, comme nous l'espérions tous. C'est bien un beau jour ! Hier au soir suis venu rejoindre les travailleurs à Jeandelincour à 2 km des lignes mais c'est un village qui n'était pas bombardé il y a quelques civils qui ont toujours resté. Ce matin nous apprenons la bonne nouvelle et c'est bien à partir de 11 heures ce matin qu'il ne se tirera plus. Quel soulagement ! Je sais pas ce que nous allons faire mais en tout cas nous patienterons plus facilement. Mais je languirai bien tout de même de vous rejoindre. Tu remarqueras que j'ai changé de secteur. C'est 56. Envoie moi vite mon pied (1) si tu l'as pas déjà fait car je crois bien que j'aurai l'occasion d'en faire (2) d'ici ma démobilisation. Enfin je termine en vous renouvelant ma profonde affection.

Maurice.»

(1) L'auteur de la lettre est photographe.

(2) Des photos

L'Hôpital Auxiliaire bénévole n°35 bis

Marie-Hélène REYNAUD

Dès les premières semaines de guerre, en 1914, il devient nécessaire de prévoir la création de nombreux hôpitaux y compris dans le sud du pays. Le 20 septembre 1914, le Général Commandant la XVème région indique qu'il est indispensable que les localités d'une certaine importance accueillent des blessés; il en impose cinq cents à Annonay. La ville doit donc utiliser tous les locaux disponibles pour installer des lits.

On annonce l'arrivée des cent premiers blessés dès la semaine suivante; il n'y a pas de temps à perdre, la municipalité met en place un comité d'organisation et répartit ainsi les blessés, deux cents dans un premier temps (avec un objectif de deux cents cinquante) au collège du Sacré-Coeur:

"Cet établissement pouvant fournir 200 lits, mais n'ayant ni draps, ni couvertures, j'ai disposé des réserves que j'avais à l'hôpital pour compléter cette literie.

J'ai pu me procurer, par ailleurs, ce qui manquait et, dès les premiers jours de cette semaine prochaine, je serai en mesure de recevoir 200 blessés. Je vais m'efforcer d'installer même 220/240 lits complets dans cet établissement.

La nourriture et les soins matériels seront économiquement assurés moyennant un forfait journalier passé avec M Julian directeur du collège. Cet avantage est énorme et je suis heureux de vous le signaler" (1).

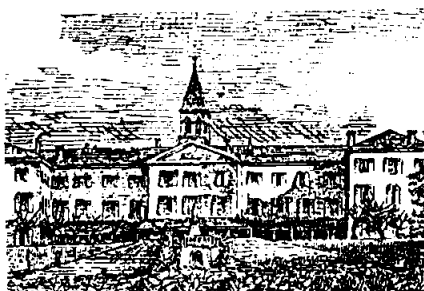
On prévoit 40 lits à l'Institut, 45 gérés par la Croix-Rouge, 40 à l'école des Cordeliers, 40 à 50 à l'école de Malleval, 40 à la villa des Roses (famille Garnier-Binet), 16 dans la maison Boyer-Seux et 24 à l'hôpital. Pour la literie manquante, M Laurent Bèchetoille a été mandaté pour traiter avec les hôteliers de Saint-Agrève. M le Maire pense donc accueillir trois cents blessés dès le premier octobre. Mais il reste un problème de taille. Annonay n'a que cinq médecins, l'un d'eux vient de s'engager, deux autres sont mobilisables, aussi la municipalité demande-t-elle que les docteurs Pignal et Pouly, s'ils sont appelés, "soient spécialement affectés à Annonay au service médical de ces blessés. Sans cette affectation, le personnel médical d'Annonay déjà très restreint et chargé ne pourrait assurer de nouveaux services".

Le 4 octobre, les premiers blessés

sont là, les uns se soutenant mutuellement, les autres allongés sur des civières, affaiblis par les centaines de kilomètres qu'ils viennent de parcourir. Des volontaires les descendent et les transportent jusqu'au collège, tous les propriétaires d'automobiles les mettent à disposition.

Le 6 octobre, d'autres blessés arrivent; le 8 octobre, le commissaire de police envoie un rapport au sous-préfet de Tourmon:

"J'ai l'honneur d'informer M le Sous-Préfet que 100 blessés sont arrivés hier soir à 10 heures 1/2 venant de la région de St-Mihiel. Ils sont logés



au collège avec les 92 arrivés dimanche dernier 4 courant..."

La ville s'organise, elle doit trouver les fonds nécessaires au bon fonctionnement de ces hôpitaux auxiliaires. Géré par M l'abbé Julian, celui du collège du Sacré-Coeur est entre les mains du docteur Louis Sarda, aidé des docteurs Joseph Pignal (décédé en 1916) et René Pouly. MM André Frachon et Gaston Grimaud occupent les fonctions d'infirmiers majors, le premier ne résiste que dix mois au surmenage; ils sont aidés par près de cinquante bénévoles qui se relaient au chevet des blessés.

La plupart des élèves pensionnaires ont été relogés; le collège du Sacré-Coeur sera le dernier hôpital auxiliaire, un décret ministériel du 3 janvier 1919 ordonne sa fermeture, les autres d'Annonay ont cessé de fonctionner depuis octobre 1918. Plus de

2000 blessés y ont été soignés, beaucoup ont survécu, les plus gravement atteints n'ont pas résisté. Pendant cinq ans, il connut les horreurs de la guerre, comme le rappela l'abbé Julian lors de la distribution des prix de 1919:

"Oh! Ces arrivages de blessés, le plus souvent au milieu de la nuit, quelle impression profonde ils nous faisaient! C'était un spectacle émotionnant ... Les uns étaient portés sur des brancards, les autres se traînaient au bras de camarades, tous boueux, déchirés, sales, la tête bandée, les bras en écharpe ...

Le collège les recevait à bras ouverts. Une nuée d'infirmiers, d'infirmières, de religieuses, de médecins s'empressaient autour d'eux. On les lavait, on les couchait dans des draps blancs, eux qui, parfois depuis six mois, ne s'étaient pas déshabillés. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux, et ils étaient si bien qu'ils ne pouvaient dormir".

Pendant cinq ans, les infirmières bénévoles ont gravi la colline Saint-Denis, s'agrippant aux rampes lorsque la nuit et le verglas se liguèrent contre elles. Pendant cinq ans, salles de classe et dortoirs résonnèrent des cris de douleur des blessés, virent passer quelque femme tenant à la main un enfant cherchant désespérément le visage de son père parmi les alités. Puis le bâtiment fut rendu à sa vocation première; seul témoignage de cet hôpital, la plaque apposée par les anciens élèves qui rappelle les soins donnés à 2000 soldats "avec le concours d'habitants dévoués et volontaires".

L'histoire du collège du Sacré-Coeur de 1914 à 1918 demeure un exemple pris dans l'élan de solidarité qui traversa l'Ardèche avec notamment l'accueil de blessés et de réfugiés.

(1) Lettre du maire d'Annonay au préfet de l'Ardèche, 27 septembre 1914

«*Qui sait s'il n'y a pas espionnage?*»

L'épais courrier échangé entre la préfecture ou les commissaires de police ardéchois d'une part et le ministère de l'Intérieur ou les services de contre-espionnage d'autre part, témoigne de la méfiance qui règne dans tous les départements au plus fort de la guerre à l'égard de tout individu «*n'ayant aucune attache dans la région*».

Comment peut-on être suspect? Il faut et il suffit d'être Alsacien d'origine, voire Lorrain, ou de parler la langue allemande, ou bien encore de «*laisser supposer des sentiments francophobes*».

Tel Alsacien, Jacques Langjahr, qui habite Vals, naturalisé français et en France depuis 33 ans (il a donc choisi la France après la défaite de 1870) «*a fait l'objet de plusieurs enquêtes au point de vue de ses sentiments patriotiques*». Fort heureusement pour lui, «*toutes ont été en sa faveur*».

Les exemples sont légion et, n'était la gravité de la situation qui justifie cette suspicion omniprésente, on pourrait souligner le pittoresque de certains rapports, dont celui concernant ce prétendu Brésilien, devenu citoyen d'Alba....

Lettre du ministère de l'Intérieur à monsieur le Préfet de l'Ardèche, 6 mai 1918.

M. Toro Robert né le 14 octobre 1885 à Santiago du Chili, nationalité chilienne, marié à Soares Carmen née à Rio de Janeiro le 7 avril 1889, Brésilienne.

«*J'ai l'honneur de vous prier de faire procéder à une enquête discrète sur un nommé de Torreau ou de Torro, se disant brésilien qui réside dans un vieux château dominant le village d'Alba, canton de Viviers. Cet individu arriva vers la fin de 1913 à Lavedieu dans un immeuble que possède l'abbé Loriol, missionnaire au Brésil. Il était accompagné de Loriol, de sa femme ancienne chanteuse de café-concert et de son fils âgé de 10 ans. Au début de la guerre de Toro acheta le château d'Alba pour le prix de 12000 francs, le fit réparer et vint habiter jusqu'à fin 1915, puis il disparut. Vers la fin 1916, il revint, sans l'abbé Loriol, mais amenant sa femme, son fils et deux domestiques suisses allemands. Ces derniers n'auraient pas l'allure de domestiques et seraient récemment partis pour la Suisse. De Torro et sa famille parlent continuellement allemand. Deux longues perches de fer de 7 à 8 mètres ont été installées au château. Bien qu'il prétende que ce sont des tiges de paratonnerre, le fait que les oubliettes aient été dégagées à la même époque laisse soupçonner qu'il pourrait s'agir d'une installation de télégraphie sans fil. Le sus-nommé se rend fréquemment à Paris et à Marseille. Il est signalé comme pouvant posséder en Suisse des valeurs ennemies. A Alba il fréquente surtout un charron nommé Genthe. Vous voudrez bien faire surveiller la correspondance de de Torro et me transmettre les renseignements qui pourront être recueillis sur lui et son entourage.*

Pour le Ministre de l'Intérieur: le Conseiller d'Etat, Directeur de la Sûreté Générale».

Lettre de monsieur le Commissaire de Police d'Aubenas à monsieur le Préfet de l'Ardèche (Contre-espionnage - Sûreté Générale - N° G 14904 C.E.)

«*De Toro qui a acheté le château de Montagu à Alba en 1913 n'est venu l'habiter que le 21 septembre 1914, accompagné de la famille Ismael de Bernates. Le 21 décembre 1914 il prit à son service une bonne de nationalité Alsacienne nommée Weber Joséphine Marie née à Renterberg le 9 novembre 1887, bonne qu'il garda jusqu'en 1915; depuis cette époque plus personne n'a revu cette alsacienne dans le pays. Toujours en 1915 une dame Vve Rousseau, inconnue dans le pays, sa fillelette Christiane et une négresse comme bonne furent les hôtes du château d'Alba. Pendant ces 2 années 1914 et 1915 de Toro fit de courts et fréquents voyages à Montélimar où il logeait à l'hôtel des Princes. Entre-temps il aurait attiré, en 1915, l'attention de la Sûreté Générale en suite à un télégramme retenu adressé à Paris. En mars ou avril 1918, pour la première fois Mme de Toro, belle femme élégante et coquette, son fils Serge et sa bonne actuelle Planchier Joséphine, l'abbé Loriol, sont venus à Alba. Le 1er avril 1918 un nommé Wingard, suisse, entre au château en qualité de jardinier et sa femme comme femme de chambre; ces deux personnes retournant en Suisse le 21 mai suivant ne pouvant s'entendre avec leur patron. M de Toro a dit à la mairie d'Alba avoir fait ses études en France, puis en Allemagne, d'autre part son fils Serge, âgé de 10 ans a dit un jour à la receveuse des postes d'Alba: maman connaît l'allemand mais papa ne sait pas le parler. M de Toro touche de gros subsides par l'intermédiaire de la banque Anglo-sud américaine à Paris. Il a ainsi retiré plusieurs mandats télégraphiques de 5000 francs au bureau de poste d'Alba antérieurement à 1918. Il envoie mensuellement un mandat de 50 francs à une dame Marie Brossard à Pougne les Eaux pour entretien de chiens dit-il. On ne voit que rarement les époux de Toro dans Alba. Mme de Toro se montre surtout le dimanche à la messe dans des toilettes resplendissantes. M de Toro ne fréquente pas le culte. Ce ménage vit assez tranquille dans son intérieur et se livre surtout aux plaisirs de la musique au piano et chant. L'abbé Loriol est précepteur du fils. Quant à l'appareil de télégraphie sans fil signalé, rien absolument rien extérieurement ne dénote une installation de ce genre. Les deux tiges placées au sommet du château sont bien des paratonnerres. Je les ai examinées de près à la longue vue et aucun doute ne subsiste dans mon esprit.*

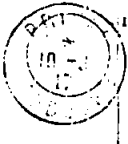
Le Commissaire de Police: Challier».

C. G.

L'opinion publique ardéchoise pendant la Grande Guerre

Frédérique CAYRIER

Le patriotisme des Français les fit tous s'engager dans la guerre, sinon avec joie, du moins avec résolution. Mais on sait que le conflit dura plus que prévu, et une bataille d'usure s'engagea, où le moral de la population civile fut mis à l'épreuve autant que la force des armées. L'Ardèche eut à souffrir plus que jamais des difficultés de communication et l'opinion publique fluctua au gré des nouvelles fausses ou vraies venues du front ou des problèmes de la vie quotidienne. L'opinion publique ardéchoise, soigneusement et secrètement observée par les services préfectoraux fit l'objet de rapports décrivant son évolution mois après mois, semaine après semaine, de 1914 au début de 1918.

Taxe principale.....	INDICATIONS DE RÉCEPTION :	Télégramme.		INDICATIONS DE TRANSMISSION.
Répense payée.....				
Total.....				
. + OFF PRIVAS DE PARIS 67711 47/32 10 14/5 . + INTERIEUR SURETE A PREFETS FRANCE CIRCULAIRE CHIFFRE SPECIAL . + VEUILLEZ ME FAIRE CONNAITRE PAR RAPPORT CIRCONSTANCIE : 3121 6781 4237 7006 5150 7443 1 1364 6781 9691 8001 6762 7971 6781 9699 1395. ET DU 0375 3131 1 ET M INDIQUER LES 0191 QUI VOUS I PARAISSENT 0448 14E7 4788 0769 5 6781 9699 1374 7993 6781 9699 8489 VOUS PRIE ME FAIRE PARVENIR CE RAPPORT LE 18 JUIN AU PLUS TARD SOUS TIMBRE DIRECTION DE LA SURETE GENERALE CABINET DU DIRECTEUR =				

Le message codé ci-dessus est un exemple parmi d'autres, extrait d'une longue série commencée le 27 juillet 1914. Le ministre de l'Intérieur s'adresse au préfet: "*Veuillez me faire connaître par rapport circonstancié la situation de votre département, du double point de vue de l'état d'esprit de la population et du mouvement social et indiquer les mesures qui paraissent nécessaires pour améliorer l'organisation de la police et de la force armée*" (1).

1915 : S'UNIR POUR VAINCRE

Au cours des premières années de la guerre, le préfet n'eut pas à s'inquiéter. Pendant l'été et l'automne 1914, on s'est installé dans le provisoire sans trouver le temps de s'impatienter, parant au plus pressé - travaux des champs, vendanges ou récoltes - en attendant le retour du fils ou du mari.

Quand il s'avéra que la guerre durerait, on mobilisa toutes ses forces, son énergie et son argent pour aider les soldats prisonniers des tranchées: le Comité ardéchois de Secours aux Combattants réunit sans peine auprès de la population des dons en nature ou en argent qui lui permirent d'apporter un secours matériel

aux Ardéchois sur le front. On comptabilisa aussi à la préfecture les sommes que les Ardéchois voulurent bien verser au titre de l'aide financière à l'Etat: or, bons et obligations, emprunts de la Défense Nationale. Aux "Journées de l'Orphelin", "Journées du Poilu" et autres manifestations destinées à mobiliser la population civile et soutenir son moral, on répondait en nombre en 1915 et au début de 1916.

1916 : LE MORAL FLECHIT

Quelques fausses nouvelles vinrent ici ou là ébranler la confiance, sans que les autorités s'en inquiètent. A Annonay en juillet 1915, un homme répandit le bruit que "*le général Joffre était démissionnaire*", ajoutant: "*c'est exact, je l'ai vu affiché à Annonay*". Il faisait écho à d'autres rumeurs, devenues peut-être plus nombreuses pendant l'été. Début 1916 cependant, le préfet se félicitait encore de ce que "*les populations ardéchoises envisagent courageusement la perspective d'une lutte encore longue*". Mais au fil de l'année 1916, l'année de Verdun, les rapports du préfet au ministre se font plus nuancés: "*le sentiment général paraît être une espèce de résignation à la longue*

durée de la guerre" (janvier 1916), puis "*le moral de la population ardéchoise est très satisfaisant, mais il a connu un réel fléchissement*" (décembre 1916)... L'inquiétude et le doute grandissent, à mesure que s'allonge la liste des Ardéchois qui ne reviendront plus du front (voir l'article de C. Laganier, "A quarante heures du front"), à mesure que se creuse le fossé entre le lieu des combats tenu secret et celui de l'attente, cet "arrière" où la vie, quoique routinière, ne peut plus être normale.

CENSURE ET "BOURRAGE DE CRANES"

Les nouvelles se faisant rares, les permissions aussi, les informations venues du front ne sont que des bribes que l'on se transmet sans rien y trouver de rassurant. A Privas, "*les événements politiques et militaires sont naturellement discutés parfois avec animation; les commentaires sont basés sur ce que la presse présente au public*"... soit peu de chose, puisque la censure contrôle tout. Depuis août 1914, par décision du ministre de la Guerre, "*il est interdit de crier les journaux sur la voie publique, même par leur titre, et les manchettes sensationnelles sont supprimées*". Les

journaux ardéchois sont sévèrement contrôlés et on supprime toute information susceptible d'affaiblir la confiance de la population. En 1916, la commission de censure d'Annonay ne laisse pas paraître dans "La semaine religieuse du diocèse de Viviers" le chiffre des pertes éprouvées par le clergé catholique depuis le début des hostilités.

Les journaux se contentent alors d'informations trop édulcorées et trop vagues pour être crédibles du type "nous avons repris aux Allemands les quelques éléments avancés où ils avaient pénétré", ou "l'ennemi a subi des pertes incroyables" (Journal d'Aubenas, 1917). De même, les mutineries de 1917 sont passées sous silence; à peine le même Journal d'Aubenas y fait-il allusion, dans un court récit au texte sibyllin.

1917 : CRISE MORALE ET SOCIALE

Sans doute la population rurale n'a-t-elle, comme l'écrit le sous-préfet de Tournon, "qu'une vision très atténuée des événements et ne les connaît que de façon simpliste, d'après les dires des permissionnaires ou ceux des populations urbaines qu'elle rencontre les jours de marché", mais l'essentiel ne peut être dissimulé: le conflit ne semble pas trouver d'issue. 1917 est l'année la plus sombre de la guerre: aux attaques meurtrières et désespérées décidées par Nivelles, les soldats répondent par la mutinerie; à l'arrière les difficultés économiques vont croissant et aboutissent à des grèves (2).

En Ardèche, l'opinion publique n'échappe pas à cette crise et traverse une période difficile. Les autorités

ardéchoises le soulignent en juin 1917 dans leur réponse à une enquête du ministre de l'Intérieur: "la prolongation des hostilités, les deuils qui s'accumulent, les difficultés de la vie ne sont pas sans atteindre leur force de résistance (...), quoiqu'il n'y ait pas à déplorer de véritables fléchissements". Problèmes matériels? Lassitude? Le Comité ardéchois de Secours aux Combattants, en tout cas, ne trouve plus de donateurs: "depuis un an, les dons en nature ont à peu près totalement cessé. Les dons en argent proviennent presque exclusivement d'associations".

Les difficultés se manifestent alors différemment à la ville et à la campagne. Dans les communes rurales, on s'acharne à travailler, soit que l'on ait "conscience des sacrifices à consentir pour les besoins de la vie familiale" - c'est le cas pour le plus grand nombre -, soit que l'on tire profit "des prix qui sont légèrement rémunérateurs" et que l'on "obtienne beaucoup des spéculateurs". On se limite donc à "d'inoffensives jérémiades sur la durée de la guerre et les difficultés d'exploitation qui sont du reste réelles".

Dans les villes où la nourriture fait défaut, "les lamentations sont aggravées du fait de la cherté de la vie". A Annonay comme à Largentière, les problèmes d'approvisionnement n'ont fait que "rendre les habitants un peu plus nerveux". Dans le sud du département, "la lecture des journaux, répandus aujourd'hui jusques dans la moindre chaumière, les récits de torpillage des vaisseaux porteurs de blé, les mesures de restrictions nouvellement adoptées, les déclarations faites au sein du Parlement, tout cela impressionne les populations".

Le mouvement de grève, général en France en 1917 et au printemps 1918, concerne aussi l'Ardèche: des arrêts de travail ont lieu à Annonay, à Saint-Paul-le-Jeune, Barnas, Mayres, Jaujac, Montpezat, ainsi que dans des moulinages près de Burzet ou Thueyts. A Prades, on cherche à prévenir le mouvement en répondant aux exigences des mineurs. Les grèves, disent les rapports préfectoraux, résultent de "l'augmentation inconsidérée du cours des diverses denrées" et les demandes sont "justifiées par les salaires dérisoires qui sont actuellement payés".

L'INSOUTENABLE DESIR DE PAIX

Une fois les revendications salariales satisfaites, les préoccupations de tous reviennent à la guerre, ou plutôt à la paix. On ne milite pas activement pour celle-ci, aucune propagande pacifiste n'est signalée (voir encadré), mais la volonté d'en finir avec la guerre se manifeste partout. Les milieux éclairés voient dans l'entrée en guerre des troupes américaines "une promesse de victoire" mais ils doutent encore. A Rochemaure, des habitants signent un papier qui les engage à "faire un don en argent à la Vierge de Pontmain, en Alsace, si le territoire français est libéré". La guerre a tant duré que l'on n'ose plus croire à sa fin.

Il reste encore quelques mois avant que le 11 novembre ne devienne une date historique ...

(1) A.D.A. Z 115 et 284.

(2) Jean-Jacques Becker - "L'opinion publique française en 1917" in *Historiens et Géographes* n° 315, 1987 p 1497 sq.

La censure pendant la guerre

Le préfet de l'Ardèche eut pour mission de censurer dans son département des articles et écrits de tous ordres, dont voici un aperçu. Les thèmes pacifistes ont tôt fait, semble-t-il, de préoccuper l'opinion publique qui n'attendait pas une guerre si longue. La censure visait également des tracts féministes ou socialistes.

Apparemment, peu d'articles interdits ont circulé en Ardèche ou ont été signés par des Ardéchois. Hormis une chanson pacifiste publiée par un imprimeur de Bourg-Saint-Andéol, la plupart des appels à saisie reçus par la préfecture concerne des écrits publiés dans d'autres départements.

Tracts saisis:

- «La Paix».
- «Le service de santé de nos armées».
- «N'as-tu pas honte de continuer à sacrifier tes enfants?» (un tract saisi à Largentière).
- «Un devoir urgent pour les femmes».
- «Conférence socialiste internationale».
- «Circulaire du comité international des femmes pour la paix permanente».
- «Pour repérer les batteries boches».
- «La guerre sociale».

Film saisi:

- «L'infirmière martyre».

Sur l'itinéraire d'une réfugiée, l'Ardèche ...

Pierre VEYRENC

Septembre 1914: les hostilités entre l'Allemagne et la France se développent sur le front mouvant des opérations militaires. Les territoires frontaliers de l'Est sont à nouveau les premiers menacés, les plus exposés. Au coeur de cette zone ultra-sensible, le village de Vaux apparaît peut-être comme un solide rempart puisque doté d'un fort imposant, lequel, avec les constructions similaires dont sont pourvus Troyon, Souville, Douaumont, constitue la ceinture défensive des Hauts-de-Meuse établie là à la fin du XIXème siècle. Il n'empêche qu'il convient d'épargner les civils; dès lors, la population doit être évacuée. La famille Arthus est de celles qui doivent tout abandonner. Pour aller où?

La première étape conduit tout ce petit monde jusqu'à Verdun. Parmi la foule désemparée, Henri et Germaine les grands-parents, veillent sur Ernestine, leur fille qui emmène avec elle ses deux enfants: Louise, 11 ans et Albertine, 9 ans. Jérôme, le mari d'Ernestine est déjà parti, il y a un mois, pour une autre destination: la ligne de feu. Il n'accompagnera pas ces marcheurs qui s'en vont grossir les rangs des déracinés et qui piétineront encore sur le quai de la gare de la sous-préfecture meusienne dans l'attente du grand départ vers l'inconnu.

Là, de temps à autre, un convoi se forme, un train s'ébranle, vers la Bretagne, le Sud-Ouest. La bousculade, le désarroi, la peur, le souci de s'éloigner au maximum de ce secteur maudit font que les Arthus sont emportés vers le Sud-Est, mêlés à d'autres infortunés voyageurs qui viennent, peut-être, de Meurthe-et-Moselle...

En fait, personne ne cherche vraiment à savoir: chaque famille, rejetée, se recroqueville sur son identité bafouée, sur sa fragile intimité. Le parcours est haché par des arrêts imprévus: le train est immobilisé sur une voie de garage pour accorder libre circulation aux mouvements de troupes. A Dijon, pourtant, un collège accueillera Albertine et les siens pour une première nuit de cauchemar.

Le lendemain, la fuite éperdue continuera émaillée du délestage des compartiments au hasard des possibi-

lités d'accueil des localités traversées.

Au troisième jour de ce périple cahotique, les Arthus n'ont pas encore mis définitivement pied à terre. Vraisemblablement, personne ne leur a vraiment tendu la main. A Baix ils sont encore indésirables: M le Maire est formel, il lui faut seulement trois personnes pour compléter le contingent auquel sa commune est en me-

en face du bureau de poste qui accueillera la majeure partie de ces citoyens en perdition.

Sous ce toit, la jeune Albertine et ses proches n'ont pas véritablement trouvé le confort quand bien-même la grand-mère, toujours aussi autoritaire (et aigrie aussi d'avoir déjà beaucoup souffert), a réussi à isoler tout son monde dans une petite pièce. Des paillasses étendues à même le sol constituent l'unique mobilier.

Les repas sont servis dans la grande salle, à l'entresol; mais il n'y a pas toujours un couvert pour chacun. Pourtant, des jeunes gens du village ont fait du porte à porte afin de réunir quelques objets usuels pour «les nécessiteux». Car les Arthus comme leurs malheureux compagnons sont engloutis pêle-mêle dans le lot des «réfugiés».

Et là, dans la maison commune, les femmes, à tour de rôle, font les corvées de cuisine. Les enfants jouent à cache-

cache dans l'escalier mais, le plus souvent, même pour les plus jeunes, la vie est en suspens, comme en attente. La promiscuité, le dénuement, font que la situation est difficilement acceptable. Il manque toujours une assiette, un gobelet, une ration de pommes de terre ou de choux. Alors l'intransigeante Ernestine exprime à M le Maire son désir de gérer le maigre budget que représentent les secours attribués pour sa famille. Dès lors, celle-ci recouvrera une certaine autonomie.

"Les civils vus par les soldats"



— Pourvu qu'elles tiennent !

sure d'accorder l'hospitalité. Alors Germaine s'insurge: la famille est suffisamment disloquée, il n'est pas question de la morceler davantage. M Rubyère a compris: les Arthus, «au complet», seront au nombre de ses nouveaux administrés.

L'effectif de la population locale va augmenter, subitement, de 82 unités. 82 unités qui, durant tout l'après-midi, stationneront sur la place publique dans l'attente d'une affectation provisoire d'hébergement. Dans la soirée, c'est la grande maison située

Cependant, quatre mois de campement ont épuisé la patience et blessé la dignité des braves Meusiens. Pour desserrer un peu l'étau qui broie leur corps et leur cœur ils acceptent le logis même le plus modeste.

Chez les Runy ils ont l'impression d'être enfin chez eux. Et pourtant les conditions d'existence sont plutôt précaires: des fagots de sarments isolent la literie du sol humide. Au cours d'une visite, Monsieur le Préfet ordonne qu'il soit procédé à de plus sains aménagements: le menuisier sera donc dépêché pour installer une rangée de bas-flanc.

Avec pour tout viatique les modestes secours officiels, la vie quotidienne demeure chancelante. Alors le grand-père redevient jardinier, chez M le Maire le plus souvent. Ernestine est laveuse, à la demande, quand elle ne raccommode pas les gros sacs de jute destinés à recevoir le produit des moissons.

Mais certains accroc subsistent: de temps à autre une lettre de Jérôme parvient timidement à créer un rapprochement factice: «du poste où je suis affecté, je peux voir notre maison. J'ai mal de savoir qu'elle est occupée par des étrangers alors que vous, vous êtes si loin».

De cette blessure, Jérôme ne souffrira pas très longtemps: la demeure familiale s'écroulera sous la mitraille!

A Baix, les Arthus changeront encore de domicile. Une pauvre veuve a pitié d'eux: en contrepartie de menus travaux de lavage et de jardinage elle leur alloue deux pièces un peu plus vastes que celles où ils sont retranchés. Les enfants seront mieux. Cependant les fillettes ne peuvent toujours dissimuler les souffrances morales procurées par l'éloignement. En classe les pleurs sont plus fréquents que les rires, et l'institutrice ne compatit guère à ce chagrin, elle répète: «Il faudrait leur envoyer un peu d'air du pays, dans une enveloppe».

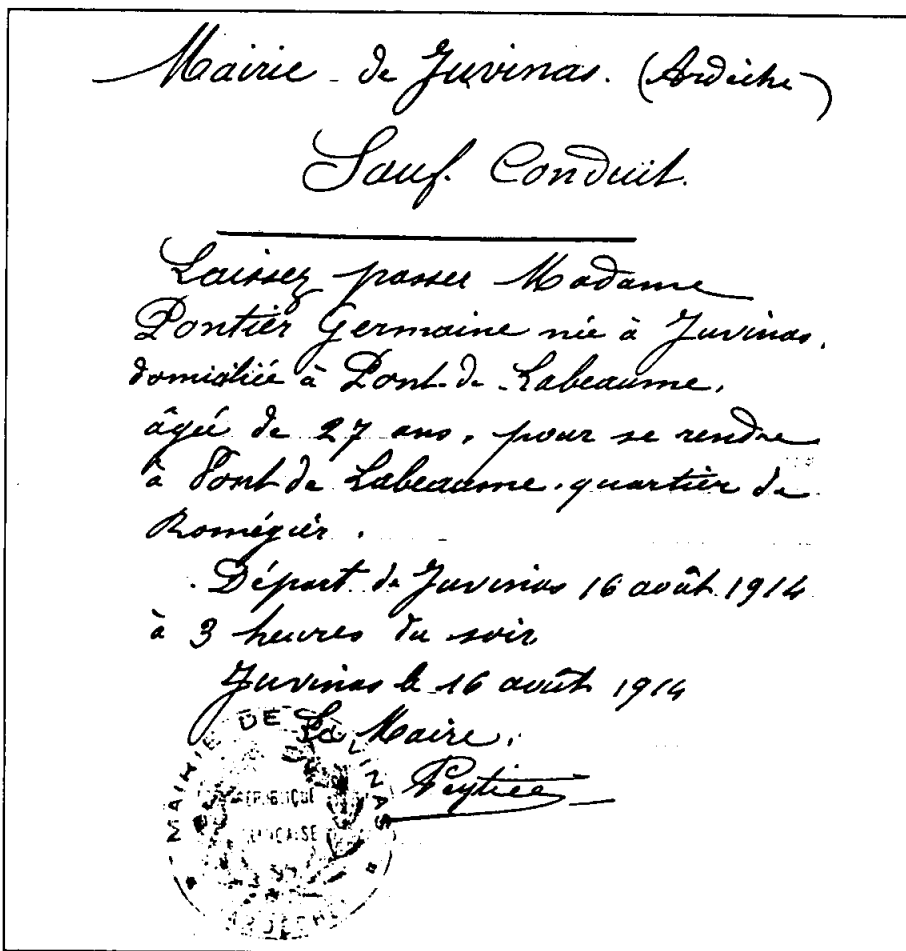
Le changement d'air, elles l'obtiendront sur place, en changeant d'école! Une école qu'Albertine quittera définitivement à 13 ans, pour aller «à la fabrique».

En 1920, quand Jérôme sera enfin revenu au foyer il constatera que sa plus jeune enfant est devenue une ouvrière. Or il se doit de rasséréner tous ceux qui l'ont si longtemps attendu. Il est bientôt employé en qualité de charretier, au moulin. A longueur de journées il fait basculer les balles de cent kg par-dessus son épaule. De chargements en livraisons renouvelés, le corps s'affaisse et le dévoué serviteur s'effondre, définitivement... Les séparations se succèdent: involontaires et douloureuses, ou délibérées et non moins tristes: l'aïeul

et son gendre enfouis dans la nécropole, Germaine est retournée finir ses jours au pays où les ruines cèdent la place aux maisonnettes que les sinistres ont fait construire avec les indemnités de dommages de guerre. Louise, vaincue par la tuberculose, s'en est allée, elle aussi...

Albertine a fondé un foyer où elle a recueilli sa mère. Elles n'ont pas voulu revenir sur leurs pas.

En Ardèche elles ont connu une autre guerre, elles ont vu arriver d'autres réfugiés. Quelques-uns d'entre eux ont vraisemblablement appris qu'elles étaient au nombre des 70000 personnes que le département de la Meuse a perdues pendant la tragique période de 1914-1918.



L'Ardèche soutient ses soldats

Le département de l'Ardèche, par son Comité de Secours aux combattants, fit de nombreux envois de colis à ses soldats, à la suite de dons en argent ou en nature de la population et de collectivités. Ce sont surtout les 61ème Régiment d'Infanterie, 261ème de Réserve et 119ème de Territoriale qui ont bénéficié de ces envois.

«D'octobre 1916 à avril 1917, on a distribué aux combattants 4 chemises, 342 paires de chaussettes, 60 passe-montagnes, 16 chandails, 486 mouchoirs, 144 essuie-mains, 21 ceintures de flanelle, 113 kg de chocolat, 22 caleçons, 55 paires de gants, 51 kg de savon, 429 pipes, 399 flacons de menthe, 650 paquets de tabac fin, 108 couteaux, 8 paires de bretelles, 2 kg de sucre, 77 jeux de carte, 580 boîtes de confiture de marrons de 1/2 kg, 229 briquets» (A.D.A. 1 N 52).

Lieux de mémoire : les monuments aux morts

Frédérique CAYRIER

Sauriez-vous décrire le monument aux morts de votre ville ou de votre village? L'avez-vous jamais observé, après avoir reconnu quelque nom sur la liste des disparus de la guerre de 1914-1918? Cet élément familier des places de nos villages ont sacrifié leur vie dans cette guerre pour peuple ne doivent pas être oubliés et il y a monument à élever au centre du cimetière aux morts de Sceautes en décembre chaque commune au début des années 20: créée, décidèrent d'un commun accord mémoire de leurs enfants morts au que ou plus religieux, chaque monu- sa décoration, son emplacement de leur état d'esprit au lendemain de

se retrouve partout en Ardèche. "Ceux qui la France et pour le bien et la liberté du lieu de perpétuer leur mémoire par un tière" écrit le comité pour le monument 1920. Le même mouvement a animé les citoyens, prolongeant l'Union Sa- d'élever à leurs frais un monument à la combat. Pacifiste ou patriotique, civi- ment témoigne par son architecture, même de la sensibilité des citoyens et la guerre.

UN MONUMENT VOULU ET FINANCE PAR TOUS

Les constructions virent le jour entre 1920 et 1925 (1). Quelques rares localités, telles que Charmes ou Rompon élaborèrent leur projet dès 1919. Mais la plupart des communes (60% des cas) firent appel à un maçon ou à un architecte en 1920 ou 1921, c'est à dire après que la loi d'octobre 1919 annonçant une subvention de l'Etat aux communes eût pu faire effet. C'est souvent le jour anniversaire de l'armistice que le conseil municipal prenait sa décision et convenait de la réunion d'un "comité pour la construction du monument aux morts". A ce comité pouvaient être associés divers notables de la commune: à Charmes, on avait fait appel à des poilus; au Teil, le maire et son adjoint s'étaient assuré le concours des directrices des écoles libres et laïques, du curé, du pasteur, du directeur de l'usine à chaux, d'un autre industriel et d'un négociant. Le syndicat ainsi constitué eut pour mission de "recueillir les souscriptions et de faire édifier le monument".

Car la construction du monument aux morts n'était pas le seul fait des élus de la commune; elle concernait l'ensemble des familles qui avaient presque toutes vu disparaître l'un des leurs. Chacun, sollicité par un volontaire responsa-



N° 1 : le monument de Grospièrres

ble apporta sa contribution, qui en donnant 1 F, qui 20 ou 50 F (2), la totalité de la somme récoltée pouvant couvrir de 50 à 90 % des frais. La municipalité, et parfois l'Etat financèrent le reste. Dans certaines localités, pour boucler le budget, on dut faire appel au bureau de bienfaisance bien que la loi l'interdît. Mais partout les familles ont largement participé au financement du monument aux morts et le considèrent comme la tombe de leurs enfants sur le sol du village. Aussi entendirent-elles donner leur avis quant à l'emplacement du monument ou à son style....

ENTRE L'EGLISE ET LA MAIRIE

La localisation du monument aux morts fut chose délicate: aux "glorieux enfants de la commune, morts pour la France", on doit accorder la place qui leur est due, le plus souvent au coeur du village ou à un carrefour de routes important: là où se croisent les regards et les gens, là doit se trouver le monument afin que nul n'oublie. On veille à édifier le monument en un lieu respectable où l'on pourra, comme à Lussas "se rendre dans un petit enclos pour méditer sur les horreurs de la guerre". De vives discussions peuvent naître si le lieu retenu, comme à Saint-Marcel-d'Ardèche est

"situé devant un casino, lieu de bals, d'amusements et pas digne pour nos morts glorieux".

Le site le plus fréquent est la place du village en un point central: à Veyras, on projette de placer le monument dans l'axe de la fontaine monumentale; à Saint-Julien-du-Gua, on songe même à déplacer une croix pour réserver au monument l'emplacement jugé le meilleur. Au Teil, c'est dans l'axe de la route, entre écoles laïques, église et mairie que se construit le monument (il fut déplacé depuis). Au besoin, acquisition est faite d'un terrain bien placé au centre du village, comme à Mauves. Parfois, mais c'est rare, le souci esthétique prévaut. C'est le cas à Cruas où le comité se préoccupe à juste titre de *"ne nuire en rien à la beauté et belle harmonie de notre église et de placer le monument aux morts à une distance assez grande; la distance choisie sera au-dessus des quinze mètres indiqués"*. En quoi il fut largement entendu, puisque, pour le même motif, le monument doit être déplacé cette année (Dauphiné Libéré du 9 janvier 1988)!

Les communes plus petites qui ont dû se contenter d'une plaque commémorative (Rompon, Aizac, Albon ou Issamoulenc par exemple) ont choisi la salle du conseil municipal ou l'entrée de l'école publique.

Si les lieux publics sont majoritaires, il arrive fréquemment, surtout dans le Nord de l'Ardèche, que le cimetière accueille le nouveau monument. C'est systématiquement le cas - la loi le veut - lorsque celui-ci est orné d'un motif religieux: à Davezieux, Roiffieux, Lempis, Cornas, au Cheylard, ou encore à Sceautres, Vesseaux et Alba.

Certaines municipalités, soucieuses de ne pas ranimer le conflit prêt à renaître entre l'Eglise et les laïcs proposent deux, voire trois monuments ou plaques commémoratives, *"l'un à la mairie, l'autre au milieu du cimetière"*, comme à Ucel, *"à la mairie, à l'église catholique et au temple"*, comme aux Ollières. D'autres encore prévoient d'édifier le monument *"à deux mètres du clocher, sur le même alignement, sur la place publique"* (Saint-Sernin).

Le choix de l'emplacement du monument est porteur de sens, tout autant que son architecture ou ses inscriptions: à Saint-Vincent-de-Barres, des pétitionnaires républicains s'élèvent contre la construction au cimetière, à cause *"du caractère du monument que nous estimons devoir être public et historique, et non funéraire"*.

DU MONUMENT PATRIOTIQUE AU MONUMENT PACIFISTE

Car l'architecture du monument, dans sa conception comme dans sa réalisation, est loin d'être uniforme. Certes, de nombreuses communes ont adopté le même modèle "classique" de la stèle ornée d'une palme et d'une croix de guerre (cf. illustration n° 1) mais la raison en est le plus souvent financière. Le budget des communes ne leur permet pas toujours, comme les villes plus importantes de Tourmon, Annonay, ou Le Pouzin, de passer commande à un architecte et à un sculpteur pour une oeuvre originale. Le plus souvent, un tailleur de pierre local leur propose un modèle "standard" où seul le nom de la localité change.

Mais si le monument est parfois le même d'une commune à l'autre, si l'intention - honorer les enfants disparus - est toujours semblable, la signification accordée par les citoyens au monument peut varier totalement. Parfois, le sentiment patriotique, voire nationaliste domine: à Saint-Maurice-d'Ibie, l'entrepreneur qui construira le monument doit *"s'engager à n'employer pour cette fourniture aucun produit de provenance allemande"*; à Bourg-Saint-Andéol, on apprécie le monument parce qu'il *"symbolise bien la victoire de 1914 qui rappelle et efface le désastre de 1870"*, alors qu'à Rochemaure, on affirme avec emphase que *"rien n'est trop beau pour honorer les héros morts glorieusement pour la défense de notre France immortelle"*.

Ailleurs, c'est la douleur qui l'emporte, et le monument doit pallier *"le vide causé par la disparition du fils, du frère morts héroïquement et dont les cendres reposent dans un coin ignoré de la zone des armées où nul n'ira prier et porter des fleurs"* (Lussas).

En quelques autres communes s'exprime surtout une volonté pacifiste, comme à

Vernoux ou à Mauves. Pour cette dernière, le projet de monument ébauché par l'entrepreneur répond-il à l'attente des citoyens? Le croquis qu'il leur propose (cf. illustration n° 2), loin de toute évocation militaire, présente un monument sans le moindre motif, devant lequel, chose rare et étonnante, se recueille un civil.

Les thèmes qui transparaissent dans le discours des Ardéchois responsables de la construction se retrouvent dans l'architecture et la décoration des monuments eux-mêmes. Monuments patriotiques, monuments funéraires, monuments pacifistes sont, selon la typologie adoptée par Antoine Prost dans son étude sur plusieurs départements français (3), les principaux types qui s'ajoutent à celui, très fréquent, que nous avons évoqué ci-dessus en parlant d'un modèle "standard": le monument civique, simple, orné de rares emblèmes (Saint-Remèze, Saint-Just, Saint-Privat, Flaviac, Vogüé, Saint-Michel-de-Chabrillanoux) ou totalement dépouillé (Berzème, Mauves, Saint-Gineys, Ailhon). La formule qui l'accompagne est sobre elle aussi, et se veut neutre: *"à nos morts"* ou *"la commune à ses enfants morts pour la France"*.

PONT-DE-LABEAUME

FÊTES D'INAUGURATION

DU

MONUMENT COMMÉMORATIF

DES

Enfants de Pont-de-Labeaume

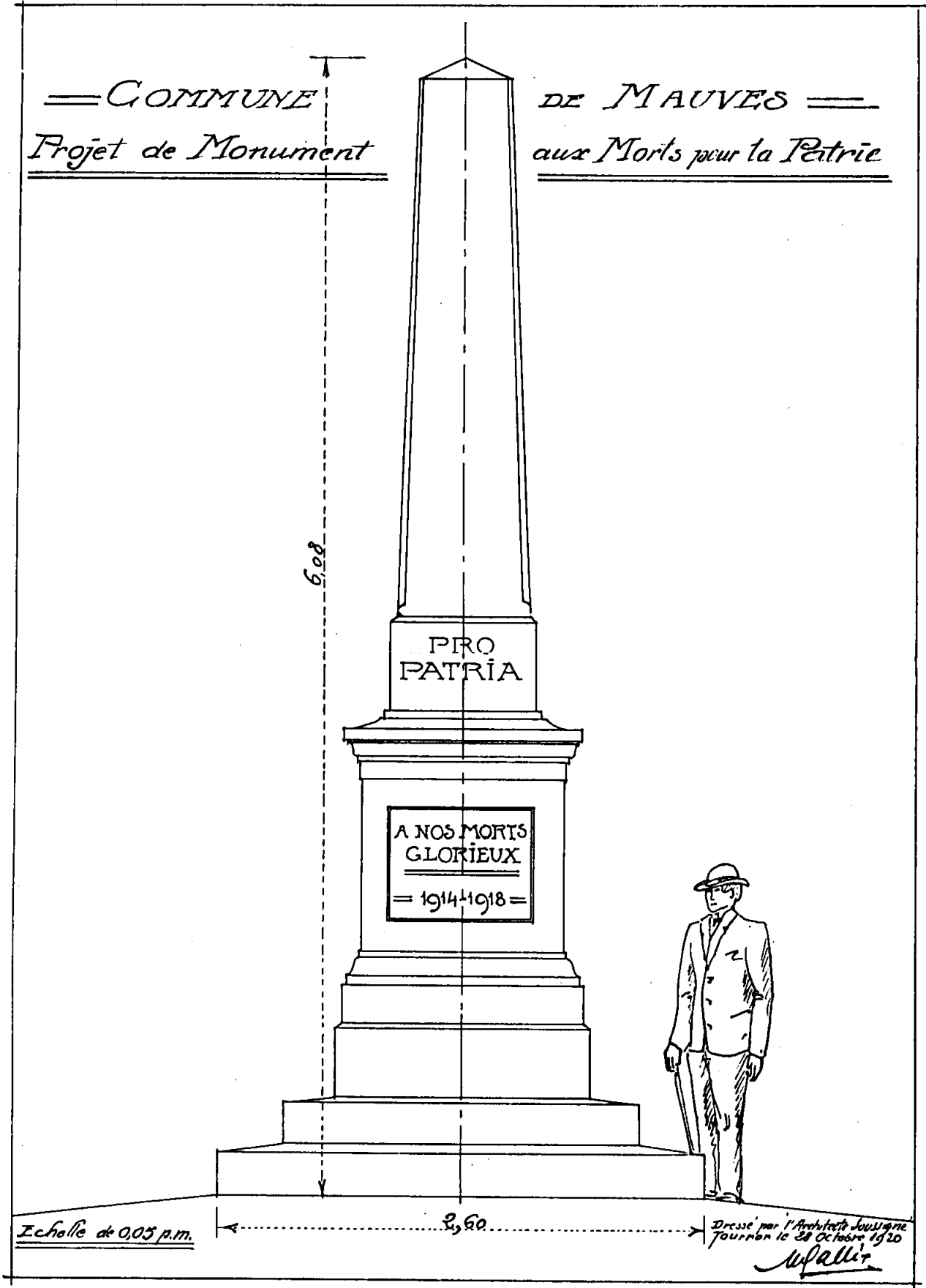
TOMBÉS POUR LA FRANCE

AU COURS DE LA GRANDE GUERRE

1914-1918

PROGRAMME

••• PRIX : 0 fr. 50 •••



Les monuments patriotiques sont les plus chargés d'emblèmes: coq gaulois au sommet de la stèle à Alissas ou Bourg-Saint-Andéol, Victoire ailée à Privas, Cruas, Vals les Bains, Saint-Péray, poilu appuyé sur son fusil, brandissant le drapeau ou encore figurant dans un simple médaillon, en de nombreux endroits comme Saint-Fortunat, Labastide-de-Juvinas, Beaulieu ou Largentière. Ailleurs s'ajoutent des symboles guerriers (trophées, canons et grenades à Payzac) et des inscriptions rappelant batailles et héroïsme des combattants "morts pour la Patrie".

Certains monuments hésitent entre le style patriotique et le style funéraire, tels ceux de Privas et de Saint-Maurice-d'Ibie où les citoyens ont préféré représenter "un poilu mourant défendant le drapeau" plutôt que "le poilu victorieux".

Moins fréquent, mais présent ici ou là dans le département, le monument funéraire fait allusion au deuil, à

la tristesse des survivants: c'est le cas par exemple des projets de La Voulte ou de Joyeuse. Quant à la commune de Vernoux, elle se singularise au sein des 110 cas étudiés par sa volonté affirmée de faire figurer sur le monument "un motif de Paix et de le débarrasser des attributs guerriers, comme le glaive et le bouclier".

Au total, les 110 monuments étudiés ne permettent pas d'établir une géographie des monuments aux morts en Ardèche, leur répartition ne semblant pas répondre à un critère particulier, quoiqu'interviennnent ici ou là des données religieuses. Peut-être une étude exhaustive des monuments et des municipalités au pouvoir au début des années 20 mettrait-elle en relief des correspondances entre les sensibilités politiques et le type de monument choisi.

Par delà la diversité des monuments, c'est leur nombre qui frappe avant tout: la quasi-totalité des communes d'Ardèche (toutes peut-être si

l'on tient compte des archives disparues) a déposé un dossier à la préfecture pour construire un monument aux morts.

Toutes ont souffert des massacres du premier conflit mondial et se souviennent d'une guerre qu'on voulut appeler "la Der des Der"...

(1) L'étude des 110 dossiers de projet de construction aux A.D.A. (R 261, R 262 et R 263) a complété utilement l'observation directe des monuments. Dans ces dossiers sont consignés les étapes de la construction, les devis, les discussions et les études dont le monument a fait l'objet.

(2) Le franc de 1920, quoique dévalué par rapport à celui de 1914, n'est pas comparable avec le franc d'aujourd'hui!

(3) Article d'Antoine Prost "Les monuments aux morts" in "Lieux de mémoire", sous la direction de Pierre Nora, tome I. La République, pp. 195-215, N.R.F., 1984.

Morts et disparus de 14 - 18 par professions (A.D.A. R 119)



Agriculteurs	9 056
Boulangers - Pâtisseries	217
Commerçants	112
Employés de bureau	165
Maçons	154
Mécaniciens	152
Manoeuvres - Journaliers	188
Menuisiers	125
Enseignement	90
Militaires de carrière	86
Mégissiers	165
Ouvriers en soie	198
Ouvriers en chaux	162
Tanneurs	146
Sans profession	128
...	
Total	12 363

Ardéchois morts pour la France

La carte représente, pour chaque canton, le rapport entre le nombre de personnes disparues pendant la guerre de 1914-1918 et l'effectif de population au recensement de 1911.

Les statistiques (A.D. Ardèche R 119) enregistrent plus de 12 700 morts pour l'Ardèche, soit 3,82 % de la population de 1911. Notons pour mémoire qu'il y eut 9 100 morts dans la Drôme, soit 3,11 % de la population de ce département.. Mais tous les cantons ne furent pas également atteints : la saignée fut plus forte dans les cantons ruraux de la Cévenne ou du Haut-Plateau (5,11 % pour le canton de Coucouron !) que dans les cantons du rivage rhodanien.

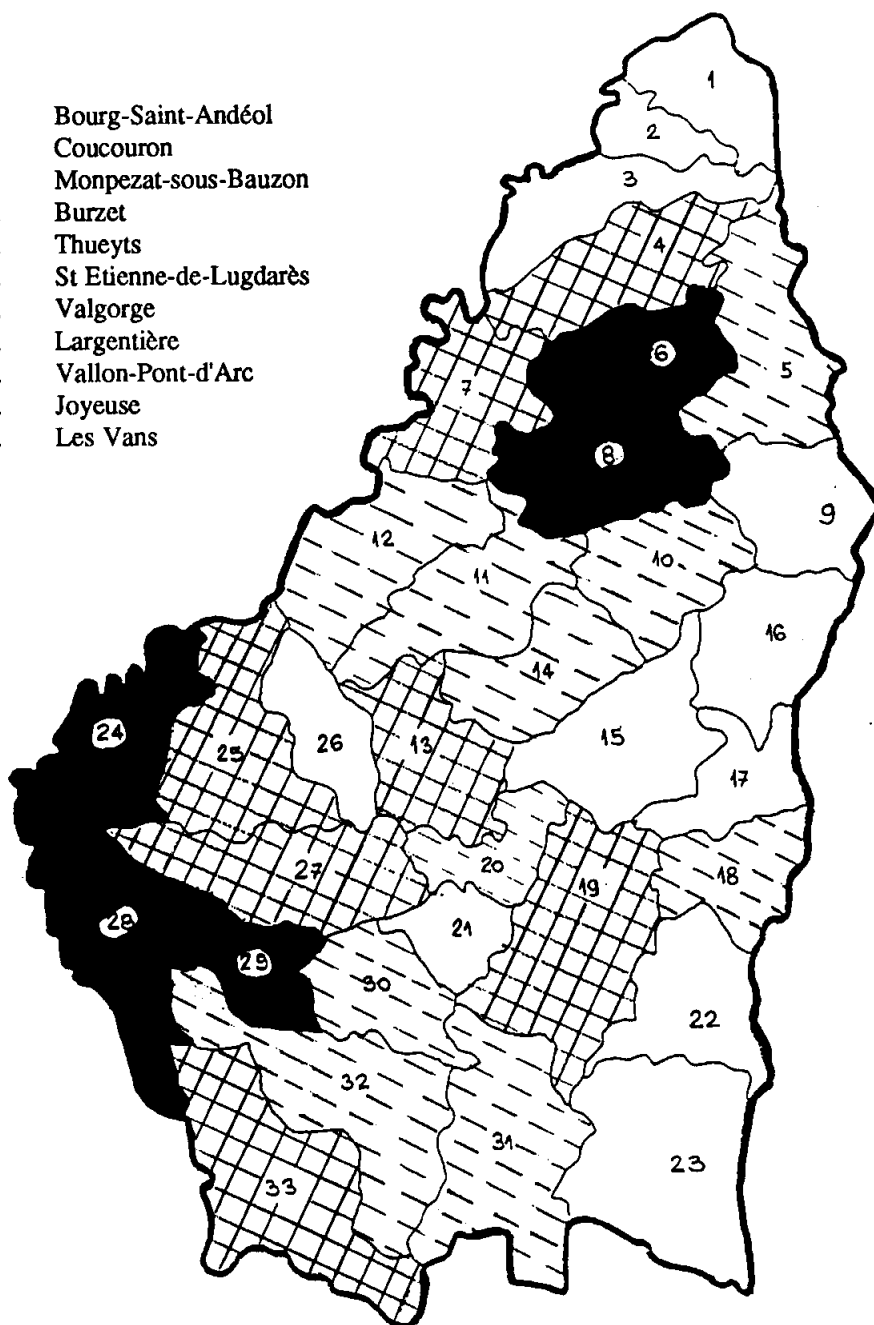
Les cantons les plus atteints sont justement ceux qui souffraient particulièrement de l'exode rural à la même époque : en 1918, nombre de communes n'ont plus leur population de 1911. Le pourcentage des tués par rapport à la population totale serait donc encore plus élevé si l'on disposait des résultats d'un recensement en 1914 ou 1918 !

Dans certaines communes, c'est une véritable hécatombe (St Jean-de-Pourcharesse, Jaujac, St Maurice-d'Ibie, Issarlès, Berzème et bien d'autres...), mais aucun village, aucune bourgade d'Ardèche n'a été épargné.

J.P.C.

1. Serrières
2. et 3. Annonay
4. Satillieu
5. Tournon
6. St Félicien
7. St Agrève
8. Lamastre
9. St Péray
10. Vernoux
11. Le Cheylard
12. St Martin-de-Valamas
13. Antraigues
14. St Pierreville
15. Privas
16. La Voulte
17. Chomérac
18. Rochemaure
19. Villeneuve-de-Berg
20. Vals-les-Bains
21. Aubenas
22. Viviers

23. Bourg-Saint-Andéol
24. Coucouron
25. Monpezat-sous-Bauzon
26. Burzet
27. Thueyts
28. St Etienne-de-Lugdarès
29. Valgorge
30. Largentière
31. Vallon-Pont-d'Arc
32. Joyeuse
33. Les Vans



Moyenne = 3,82 %

- moins de 3,5 %
- de 3,5 à 4 %
- de 4 à 4,5 %
- plus de 4,5 %

(en % de la population de 1911)

Aquo bolega

Informations ardéchoises

Exposition à Balazuc: le Bas-Vivarais pendant la Grande Guerre

Balazuc en Juillet-Août: chaque jour, un bon millier d'estivants y goûte au pied des falaises calcaires les joies de la baignade dans l'Ardèche et du farniente sous un soleil écrasant. C'est aussi au coeur du village classé parmi les plus beaux de France, un enchevêtrement de ruelles plus fraîches et la vieille église romane avec son clocher-arcade et sa double nef. Et chaque année, dans cette église, les expositions présentées par l'Association de la Roche-Haute. Dans une nef, des peintures, des céramiques, toujours de qualité: cette année peintures de Roger Payen, céramiques de Thérèse Dubru. Dans l'autre, une exposition consacrée au passé balazucois. Mariages, écoles de naguère y ont été évoqués par des objets, des costumes, du mobilier, des témoignages. En 1988, le thème retenu - la première Guerre Mondiale et le Bas-Vivarais - se prêtait à une collecte riche: affiches destinées à soutenir le moral, partitions de chansons patriotiques, objets confectionnés par des poilus dans des douilles d'obus, témoignages officiels décernés aux familles des morts au Champ d'Honneur, itinéraire d'une infirmière de Balazuc au front puis en Orient.

Lettres surtout, émouvantes dans leur sincérité maladroite, dans les non-dits que l'on devine: la récolte de pommes de terre sera-t-elle bonne? La fillette qu'on a si peu connue avant la mobilisation est-elle obéissante à l'égard de la mère restée seule? Poignants aussi, ces avis informant les familles d'une hospitalisation, d'un décès; ces listes de soldats morts, certains à 19 ans; ce recensement des pensions accordées aux grands invalides de guerre; comme si on pouvait tarifer la perte d'un oeil ou d'une jambe! Le grand drame qui dura quatre ans a marqué une coupure profonde dans la vie de nos villages ardéchois. L'Association de la Roche-Haute, avec des moyens modestes, mais avec beaucoup de ferveur, a su lui donner, dans une présentation claire, la dimension et les nuances qui convenaient.

M.B

Le musée régional d'Archéologie: la qualité d'abord

Situé à quelques pas de l'aven, dans cette Ardèche calcaire qui a vu depuis 350000 ans se succéder "érectus", "habilis" et "sapiens", le musée régional d'Archéologie offre depuis avril aux sapiens-sapiens que nous sommes (dit-on) plus de 900 m2 de salles d'expositions auxquels s'ajoutent les 400m2 du secteur recherche.

Car le musée d'Orgnac se veut tout à la fois centre touristique, pôle d'animations, instrument pédagogique, centre de recherche. La salle audio-visuelle recevra congrès et colloques; elle présente pour l'heure un film sur la construction du musée et sur la constitution de ses collections qui permet au visiteur de mieux participer au monde de l'archéologue et de préparer son itinéraire.

La qualité de l'aménagement des salles surprend. Ici, point d'entassement d'objets, mais une sélection de pièces, des reconstitutions de part en part et une présentation de l'ensemble qui mêle, vitrine après vitrine et pour une meilleure compréhension, les approches synchronique et diachronique. Aux enseignants et à leurs élèves de profiter désormais de cet outil et de développer autour du musée un ensemble de projets éducatifs.

Mais le musée peut également accueillir étudiants et chercheurs qui souhaitent travailler sur les imposantes collections régionales collectées et qui constituent la partie immergée de l'ensemble.

Il faut saluer le travail accompli depuis trois ans par l'équipe réunie autour de Laurence Ogel, par ailleurs Conservateur des musées de l'Ardèche et à qui le musée d'Orgnac et notre département doivent d'ores et déjà beaucoup.

Première saison pour l'Eco-musée de Chirols

Sous les frondaisons du parc désormais municipal, tout près de la chute d'eau, il faisait bon s'arrêter en ce mois d'août et laisser les plus jeunes jouer dans les allées ratisées. Depuis juin, l'Eco-musée de Chirols accueillait ses visiteurs et présentait une exposition sur la deuxième révolution industrielle en Ardèche. A ce jour les salles sont encore ouvertes, elles ne fermeront qu'en novembre mais déjà ce sont plus de 1000 entrées qui ont été enregistrées. Qui l'eut cru? Il est possible de "faire quelque chose" en Cévenne ardéchoise, de créer un lieu de rencontres et d'échanges pour que la mémoire demeure, pour que nos enfants découvrent un passé très présent pour leurs grands parents, et peut être pour que demain ne soit pas un désert.

Ce n'est pas autre chose qu'a voulu réaliser l'équipe qui entoure Yves Paganelli, et que nous connaissons bien à Mémoire d'Ardèche et Temps Présent. Un lieu de retrouvailles avec notre histoire, avec ceux qui l'ont vécu et qui, devant les moulins, les torsos à guindre et autres représentations de leur vie, s'attardaient longuement pour nous raconter, pour se raconter. Les plus chanceux, nombreux, avaient pour guide Georges Durand et son savoir, sa foi surtout.

Un lieu d'animations également, et le 4 août, Maurice Boule, invité par l'ACECO et notre association pour évoquer... la Nuit du 4 Août 1789, rassemblait dans les salles et les couloirs plus de cent personnes.

Un lieu d'avenir encore, où s'élaborent déjà projets culturels et projets de développement économique.

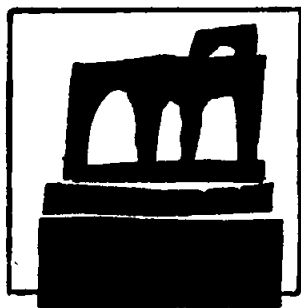
Une mention spéciale enfin pour Françoise, Marie-Noëlle et Sylvie qui se sont succédées tout l'été à l'accueil et qui ont su apporter autre chose que leur seule conscience professionnelle.

L'Eco-musée, propriété de la commune de Chirols, est animé par l'ACECO (adhésion 1988-89: 100F).

P. L.

Association des Chômeurs Ardéchois - Centre Le Bournot Aubenas

Créée en juillet, l'association des chômeurs ardéchois souhaite réunir tous ceux que frappe la perte d'un emploi afin d'échanger et de mettre en commun les informations qui permettront à chacun d'être mieux armé dans cette difficile période de sa vie.



Livres et publications

Ici et là en Ardèche de Vals à Vocance.

Quand il est mort le poète....

Francis Ponge aura quitté - ou rejoint - la «*Fabrique du pré*» en ce mois d'août 1988. Les médias nationaux ont salué l'homme de courage, le magicien des mots et des syllabes qui avait pris le parti des choses. En 1937, ce voisin huguenot, né à Montpellier, avait, après un séjour sur le plateau de Saint-Agrève, écrit une «*Petite Suite Vivaraise*» qui fut rééditée en 1983. «*Bords de routes princiers: doigts de gants pourpre de la digitale; beaucoup de petits soleils bleus serrés et quelques pompons d'or aux tiges plus souples retombant presque jusqu'au sol...*», le ton est donné pour cette courte évocation (à peine une vingtaine de pages) aux tonalités d'aquarelle dans ce pays où «*l'industrie est la pension de famille pour classes moyennes de Saint-Etienne et gens plus aisés de Lyon, Nîmes et d'Algérie, pour la majorité de religion protestante ...*». Un court poème en prose, léger et revigorant comme l'air du plateau, admirablement servi par la mise en page et la typographie sobres et élégantes telles que les aime Bruno Roy pour les éditions Fata Morgana. Avec un peu de chance, vous trouverez peut-être un exemplaire à Fata Morgana, Bruno Roy, 34980 Fontfroide le Haut.

M.B.

La Piété populaire en France (répertoire bibliographique sous la direction de Bernard Plongeron et Paule Lerou, tome V). Rouergue-Languedoc-Roussillon, divers auteurs et coordination pour le Languedoc-Roussillon de Jacqueline ROUX. C.N.R.S., GRECO n° 2. Brepols éditeur. In octavo de 200 pages. 132 F.

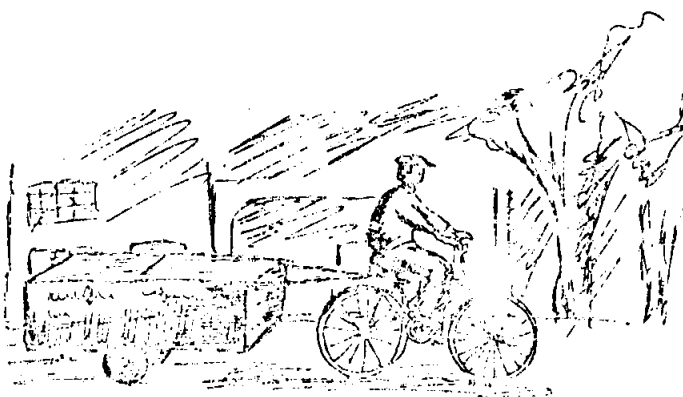
L'ouvrage recense les livres, articles de revues, mémoires de maîtrises, thèses parus depuis 1960 pour en dresser un répertoire thématique et raisonné. Chacun des titres retenus est accompagné de quelques lignes de commentaire s'abstenant de tout jugement de valeur. Cet ouvrage savant est complété par des index (lieux géographiques, auteurs, thèmes secondaires) et par le répertoire des revues ou sociétés savantes. Ce n'est évidemment pas un ouvrage à lire d'un trait; on le rangera sur l'étagère des dictionnaires à consulter lorsqu'on voudra trouver des références sur les lieux de pèlerinage, de culte, sur les miracles, sur telle personnalité du monde religieux. Il intéresse donc au premier chef les chercheurs et il est bon d'en faire connaître l'existence.

N.B.: Madame Paule Lerou a donné, il y a deux ans, à l'Université inter-âges de Valence une conférence érudite et vivante sur les aléas du culte de Saint-Fiacre, particulièrement éclairante sur les phénomènes de piété populaire.

M.B.

Almanach du Pays d'Ardèche. Pierre VEYRENC. Chez l'auteur - 07210 Baix - et en librairie.

Pierre Veyrenc reprend le flambeau tenu avant 1939 par Charles Forot et le Pigeonnier (12 Almanachs Vivarois entre 1927 et 1938, placés chacun sous le signe d'un mois),

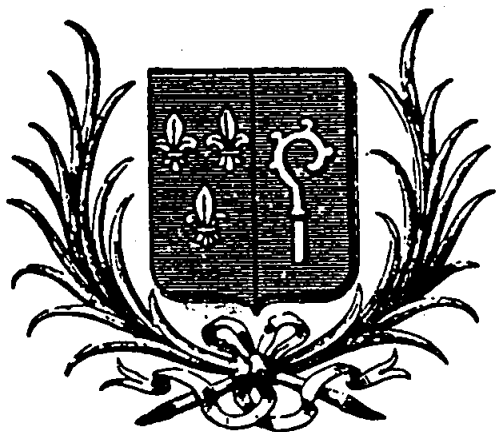


par le Père Menfouté, puis entre 1964 et 1968 par le Papet Soulerin (5 Armagnas de la Veillée) et enfin en 1969 et 1970 par le Tambournier Louis Cros. Et on se dit que nul autre que Pierre Veyrenc ne pouvait assurer avec plus de bonheur ce difficile héritage.

Voici pour 1989 172 pages bien denses d'anecdotes, de réflexions, de curiosités, de rappels d'événements historiques importants, amusants, saugrenus, avec juste ce qu'il faut d'émotion et de recul. Au hasard des pages, les conseils de l'aïeul jardinier, le langage des fleurs, des proverbes, quelque quatrain malicieux, les mots croisés «à l'ardéchoise» bien sûr! Et puis, à raison de quatre jours par page accompagnés du saint du jour, ces anniversaires: celui des élections (résultats regroupés pour les années 1973 - 1981), celui de l'assassinat du Comte d'Antraigues, celui de l'ouverture d'un pont, d'un emprunt municipal, de la naissance d'un «grand homme» ardéchois tiré du purgatoire de l'oubli ... Quelques textes plus longs sur la chasse, sur l'herbier des normaliennes de Privas qui eut les honneurs de l'exposition universelle, sur la pêche (c'est confirmé: Pierre sait TOUT sur le Rhône!). Et des illustrations - nombreuses, peu connues souvent - avec un commentaire précis, chaleureux, gentil. Un livre à ouvrir au gré de son humeur, après avoir cherché la page de son propre anniversaire, en sachant qu'on y trouvera intérêt et contentement. Un livre à offrir pour le «premier de l'an» à la grand'mère et aux petits enfants et à mettre d'urgence dans les salles d'attente, toujours trop peuplées lorsqu'on souffre, des médecins et des dentistes: on y oubliera le temps qui passe.

M. B.

Une fois encore, la désormais célèbre Revue de Villeneuve-de-Berg a réuni dans un sommaire varié des auteurs qui portent loin le nom de l'ancienne bastide royale mais également celui de notre département. Si les articles suscités et retenus prennent d'abord pour objet d'étude la cité d'Olivier de Serres et son canton, il y a longtemps que Maurice et Elise Boule, principaux artisans de la revue, ont su dépasser Claduègne et Coiron pour embrasser le Vivarais tout entier. Qu'on en juge plutôt: «Reflets de la vie des Villeneuvois au milieu du XIX^{ème} siècle» (Jean Ribon), «Olivier de Serres et la pomme de terre» (G. Paysan) et «Le Pradel, soixante ans d'enseignement agricole» (Jocelyne Betinas), «Les prix sous la Révolution: la loi du Maximum dans le district du Coiron» (Marie-José



Volle), «Routes en Bas-Vivarais il y a deux siècles» (Maurice et Elise Boule), «Survolt et histoire des institutions en Vivarais» (Jean Charay). Bien d'autres contributions devraient être cités avec Claudette Pradal dont on ne se lasse pas de lire «Esquisses et croquis» ou avec cet anonyme traduit de l'Occitan par Charles Volle et qui nous parle d'une «fillio mouquetto», penaude de n'avoir pu «se placer» parce que trop difficile.

Le document de l'année est un étonnant inédit: «Mes mémoires à la Guyane» ont été écrits par Eugène Nicolas, cévenol originaire de Malons (Gard), soldat de l'infanterie de marine durant sept ans et gardien des bagnards convoyés à fond de cale aux îles du Salut. On découvrira, en même temps que la vie des condamnés, celle, difficile également, du personnel. Un document et un témoignage qui méritaient d'être connus.

P.L.

Uzer - Réédition de la notice écrite par Albin Mazon en 1894, présentation et notes de Léonce Fabregoule - Editions de Candide 07170 Lavilledieu.

Nouvel hommage au chercheur infatigable et à «l'inventeur» de tant d'archives, la courte notice sur Uzer rejoint la déjà longue série de rééditions que nous devons à Jacqueline Mazon. Une fois de plus, ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, ceux qui veulent retrouver leur terre et ceux qui veulent la comprendre puiseront tel fait du passé, découvriront tel trait, tel nom familier et aimeront un peu plus encore ce difficile pays d'Ardèche.

Léonce Fabregoule, à partir de notes et de récits épars d'Albin Mazon, a su compléter le texte initial par des commentaires et des précisions qui replacent la petite cité d'Uzer dans son cadre vivarais et augmentent l'intérêt de l'ouvrage.

Histoire du Vivarais. Collectif d'auteurs sous la direction de Gérard CHOLVY - Editions Privat, Toulouse. Avec Michel BOYER, Jean-Jacques GAILLARD, Pierre LADET, Roger LAUXEROIS, Daniel LE BLEVEC, Alain MOLINIER, Michel RIOU, Jacqueline ROUX, Robert SAINT-JEAN.

L'Histoire du Vivarais est, et restera longtemps, un petit chef-d'oeuvre en la matière. On ne peut imaginer un enfant ou un ami du Vivarais n'ayant pas ce document de référence dans sa bibliothèque.

Aux Vans, où ce livre fut lancé par les Editions Privat et présenté par l'historien médiéviste Daniel Le Blevec, lui-même co-auteur de l'ouvrage, nous apprenions que 3300 personnes avaient déjà souscrit dans le seul département de l'Ardèche.

Plusieurs raisons à l'origine de ce succès considérable: depuis la publication de l'Histoire du Vivarais de Jean Régné, un grand vide était ressenti, et ce avant même que les ouvrages d'histoire connaissent l'intérêt qu'ils suscitent aujourd'hui.

Empressons nous d'ajouter que rarement équipe aussi sélecte n'avait été réunie autour d'un homme comme Gérard Cholvy pour une telle entreprise: la publicité était assurée.

Il serait trop long de parler de chaque partie de l'ouvrage et arbitraire de n'évoquer que l'un ou l'autre, cependant, concernant «Les premiers hommes», par Michel Boyer, il est dommage que, dans le paragraphe «Le Temps des Chasseurs», ait été négligé, au sujet de l'Abri des Pêcheurs dans les Gorges du Chassezac (juste cité pour le Paléolithique Supérieur), l'importance de ce site sur l'époque Moustérienne. Il eut été souhaitable de contacter les chercheurs habilités (exemple: Gilbert Lhomme) qui auraient volontiers fourni les publications résultant de leurs fouilles.

Un livre qui suscitera d'autant plus d'intérêt en cette année du 200^{ème} anniversaire, où Français et étrangers se captivent sur la Révolution française, ce qui la précède, ce qui lui succède.

Enfin, il n'était pas difficile de supposer que le XX^{ème} siècle, traité par un Docteur ès Sciences, enseignant de surcroît à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, Pierre Ladet, répondrait aux attentes de ceux qui, parallèlement à la mémoire du passé, s'intéressent au présent pour mieux concevoir l'avenir et pressentir le futur.

Il faut reconnaître également que les Editions Privat auraient été bien inspirées d'envisager un ouvrage plus important qui aurait permis aux auteurs de s'étendre davantage ... même si cela avait conduit à l'édition de deux tomes à un an d'intervalle.

Il est vrai que c'est beaucoup demander à une époque où «faire de l'argent» tout de suite est plus important que rendre service.

Malgré cela procurez vous ce livre si ce n'est déjà fait, la typographie est bonne et les rédactions remarquables.

R. C.

Une paroisse du haut plateau au XV^{ème} siècle, Issarlès. Jean-Marc GARDES.

L'auteur présente ici en un ouvrage de 160 pages, un aperçu historique sur Issarlès, paroisse du plateau comprenant les deux communes actuelles d'Issarlès et du Lac d'Issarlès. Il s'appuie sur un ensemble de documents:

- la charte des pêcheries du lac d'Issarlès de 1209 par

laquelle le seigneur de Géorand vend à l'abbaye de Mazan ses terres situées près des sources de la Loire,

- l'estime de 1464 concernant Issarlès,
- la relation de la visite de Nicolas de Vesc - envoyé de l'évêque - après le brûlement de l'église de Issarlès (1582),

- les réponses du curé Riffard, en 1762, à un questionnaire des continuateurs de l'histoire générale du Languedoc.

Le lecteur peut prendre conscience de la dureté de la condition des habitants de cette paroisse du plateau « tous travailleurs ou mendiants ».

Tableaux récapitulatifs et commentaires rendent plus agréables et compréhensibles des états quelque peu austères.

C.V.

1789 Des Faubourgs de Paris aux Montagnes d'Ardèche. Michel NOIR. Chez l'auteur - Aubignas 07400 Le Teil - et en librairie à Aubenas, Le Teil et Villeneuve-de-Berg. 130 F.

Un titre pittoresque, un dessin flatteur, voilà une couverture réussie et bien digne du contenu de l'ouvrage.

« Des Faubourgs de Paris aux Montagnes d'Ardèche » c'est en 1789 trois histoires: histoire de Paris, histoire du Vivarais et histoire d'Aubignas, village natal de Michel Noir, enseignant à Paris.

Après avoir revêcu avec l'auteur les dernières heures de l'Ancien Régime, nous voyons les événements parisiens se répercuter en Vivarais et jusque dans une petite communauté rurale. Nous assistons à la rédaction du cahier de doléances d'Aubignas, nous suivons le peuple à la Bastille, et nous restons en éveil la nuit du 4 août pour le « grand coup de rateau niveleur ». Les sentiments d'enthousiasme et de panique de cette année cruciale renaissent à travers des témoignages d'Ardéchois célèbres. Et les références au voyage d'Arthur Young en Vivarais rendent toute l'authenticité à la couleur locale.

Une agréable lecture est assurée à tout public, par un style vivant, des mots chargés de couleur et ... de l'humour bien dosé! Cet ouvrage, cité honorablement dans le Bulletin Critique du livre français de juin 1988, a connu cet été un succès véritable, des faubourgs de Paris ... jusqu'aux montagnes d'Ardèche.

M.-J. V.

Chrétiens en Dauphiné et Vivarais - Les grandes heures des églises - Editions du Rameau.

Autre bande dessinée alternant avec des textes bien illustrés, une histoire des églises catholique et protestante de part et d'autre du Rhône, première voie de pénétration de la toute jeune église chrétienne. L'accent est mis sur les acteurs qui, longtemps après Saint Andéol, s'appellent Olivier de Serres, Pierre et Marie Durand, Jean-François Régis, Anne-Marie Rivier, Thérèse Couderc et Gabriel Longueville, prêtre ardéchois assassiné par les policiers argentins. Parmi ces saints, ces hommes et femmes de conviction et de paix, une absence que l'on regrettera, celle d'Antoine Court. Mais une réalisation de qualité qui nous conduit de la lente évangélisation du Vivarais aux temps difficiles des réformes, de la Révolution et des conflits avec l'Etat à l'Action Catholique et à l'oecuménisme.

ARDECHE 2000. Sous la direction de Jean PUYO, réalisé avec la collaboration de Marcel HUDELLOT par Jean-François BLANC, André CHAMBON, Michel FAURE, Michel GUIGAL - Editions du Rameau, 50 Pages, présenté sous forme de bandes dessinées alternant avec des pages plus classiques illustrées.



L'histoire du département est passée en revue depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. L'ouvrage est attrayant, bien fait pour sensibiliser le public jeune ou adulte et lui donner l'envie d'en savoir plus.

Quelques erreurs de détails n'enlèvent rien au sérieux et à l'intérêt de l'ensemble et surtout la dernière partie « Ardèche Vivante » est la bien venue alors que l'on a que trop l'habitude de ne parler de notre département qu'au passé.

C. V.

Le Pays des Vans à travers les âges, Tome 1. Notes d'histoire, 1988. In octavo de 350 pages sans référence d'éditeur ni de prix.

A l'initiative de nos amis du Pays des Vans, 18 articles, sur les 70 publiés sur cette région dans la Revue du Vivarais depuis sa création, ont fait l'objet d'une réimpression en un seul volume. On y retrouvera les signatures familières et appréciées de G. Paysan, de M. Guereau (sur 1792), de Pierre Charrié (Le marchand Colomb et les Moulins à Huile au XVIIIème), du Père Minard (Période médiévale, Le curé Evesque de Malarce 1767-1813), ainsi qu'un ensemble important d'études de Jacques Schnetzler portant sur l'économie et la démographie à l'époque moderne, mettant en évidence les rapports entre les structures agraires, les circuits d'échange et la vie des hommes.

Nos amis de la Revue du Vivarais vont sans doute se récrier car ils sont déjà fort occupés mais comment ne pas souhaiter que cette heureuse initiative fasse école dans d'autres centres urbains ou d'autres régions naturelles de l'Ardèche? Signalons enfin aux maires de l'Ardèche que cette réédition a « bénéficié d'une avance remboursable de la municipalité des Vans ».

M.B.

Revue du Vivarais.

La Revue du Vivarais poursuit son objectif de réédition des numéros anciens et ... introuvables. Les tomes XI et XII, années 1903 et 1904 sont en souscription au prix de 300 F les deux volumes. Commande à effectuer auprès de Pierre Exbrayat, Le Bas Célas, B.P. 12, 07110 Largentière.

Mais la R.V., membre du Comité Départemental pour le Bicentenaire de la Révolution française en Ardèche et co-organisatrice des colloques de Villeneuve-de-Berg et Annonay, prépare également un numéro spécial sur la Révolution française qui viendra participer à la commémoration commune et rejoindre les publications de *Mémoire d'Ardèche* et *Temps Présent*, de la Revue de Villeneuve-de-Berg, du Fonds Vivarais et de la Fédération des Oeuvres Laïques.



De la Révolution, il en est question dans deux ouvrages qui méritent toute l'attention des adhérents et des lecteurs de *Mémoire d'Ardèche* et *Temps Présent*:

Paul BOUIT réédite son ouvrage sur Lamastre, *Mémoire du Savel*, que nous avons présenté en son temps.

Paul VARENE réédite son *Joyeuse* dont nous avons également parlé.

Révoltes et Espoirs en Vivarais 1780-1789 - Maurice BOULLE,

Annonay sous la Terreur - Témoignage de l'abbé Léorat Picancel,

Ces ouvrages ont ouvert la collection de monographies du Comité Départemental pour le Bicentenaire de la Révolution française en Ardèche. Ils feront l'objet d'une recension dans nos prochains Cahiers.

P. L.

Le Père Pierre MINARD

Pierre Minard, curé de Malarce de 1972 à 1980, fut de ceux qui incarnent la recherche historique par leur érudition, leur rigueur, leur méthode. Il savait, à partir des textes anciens, archives médiévales, recomposer le paysage dans lequel vivaient nos ancêtres. Son ouvrage sur "Thines et Malarce à la fin du Moyen Age", analyse précise des Terriers du seigneur de Longueville et du chapitre cathédrale de Mende mais surtout des Estimes de 1464, restera un exemple d'étude locale. Habitat, population, toponymie et anthroponymie, cultures et activités, vie économique, impositions, société, sont présentés, mis en correspondance et illustrés par les documents transcrits avec grand soin.

On peut lire également Pierre Minard dans la Revue du Vivarais et dans "Le Pays des Vans à travers les âges".

Pierre Minard s'est éteint à l'âge de 79 ans à l'abbaye de Ligurge.

P.L.

DIMANCHE 27 FÉVRIER 1921 COMMUNE DE PONT-DE-LABEAUME DIMANCHE 27 FÉVRIER 1921

PROGRAMME

MATIN :

9 h. 15 : **RÉCEPTION** (à la Croix des chemins)
par l'Amicale des Anciens Polus de Pont-de-Labeaume,
des Délégués d'Anciens Combattants de Juvac,
Meyras, Lalvade et Pradon.

9 h. 30 : Remise à tous les Démobilisés d'un Insigne aux
couleurs de la Médaille Commémorative de la Guerre.

10 heures :

OFFICE SOLENNEL EN L'ÉGLISE PAROISSIALE
à la Mémoire des Morts Glorieux de la Commune.

SOIR :

8 h. 30 : (Devant la Mairie) : Formation du Cortège
qui se rendra au Monument dans l'ordre suivant :

Drapeau de la Commune - Musique - Conseil Municipal
Parade des Morts pour la Patrie
Drapeau des Vétérans de 1870-71 - Société des Vétérans de 1870-71
Drapeau des Travaillleurs Français - Société des Travaillleurs Français
Enfants de l'École Libre (filles)
Enfants des Écoles Laïques (garçons et filles)
Drapeau de la Classe 1921 - Concerts de la Classe 1921
Drapeau de l'Amicale des Anciens Polus de Pont-de-Labeaume
et des Associations voisines - Anciens Combattants
Population

9 heures : Devant le Monument :

REMISE D'UNE PALME-SOUVENIR
par « l'Amicale des Anciens Polus »
La Marseillaise (Musique)

DISCOURS de M. Frédéric BEAUME
Maire de Pont-de-Labeaume

Marcus Panthès (Musique)

APPEL DES NOMS

La Victoire ou la Mort (Musique)
Marilyn sacrés (Chœur)
Hymne aux Morts (Récitation)
Gloire Immortelle de nos Aïeux (Musique)
Aux Absents (Récitation)

DISCOURS de M. GEBBIER
Président des Vétérans de Jusjac

Souvenir (Récitation)
Ils sont tombés pour la France (Chant)
Sombre et Housse (Musique)
Gloire à nos Morts (Chant)

ALLOUATION de M. Louis FIOLE
Président de l'Amicale
des Anciens Polus de Pont-de-Labeaume

Le Chant du Départ (Musique)

APOTHÉOSE (Chœur) - DÉFILÉ.

Casino

de Vals-les-Bains

BUREAU :
Hôtel de Ville, 25, 112
Nord, 7 h. à 12

AU BÉNÉFICE DE

" La Journée du Poilu "

Sous les Auspices de la Municipalité

Vendredi 24 Décembre :

Grande Soirée Cinématographique

Samedi 25 Décembre et Dimanche 26, au MATIN :

PREMIÈRE PARTIE
CINÉMATOGRAPHE

DEUXIÈME PARTIE
GRAND CONCERT

AVEC LE GRAND CONCOURS DE

M. TERRADE, Professeur de musique à Ardeche

MM. PERSONNET, Directeur de l'Opéra de Paris

M. DROUIN, Musicien-Compositeur - DROUIN (jeune),

MARINIER-COMTE, DOUX,

KABANY, ROED, HENRY,

L'COUDENCE, BOFFON, MASPERET,

M. CUSTAUD

PONE, MÉTHIEN, MESSIAC, BOYER,

et ses « Jeunes Poilus »

AUDIGIER

CHŒUR PAR LES ENFANTS DES ÉCOLES

Sous la Direction de M^{me} ABERLEN

" LES ESCLOTS "

Chœur en Patois, exécuté sous la haute direction de Salomon

Par un Groupe de Paysans et Paysannes ardéchoises

" La Marseillaise " avec apothéose

Samedi et Dimanche, en SOIRÉE :

GRANDES SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES

AVEC INTERMÈDES DE CHANT

Le Chant sera tenu par M^{me} TERRADE et M. CUSTAUD

BIEN DES PLACES - Orchestre-Couvert - Parterre 1 fr. 00 - Balcon 1 fr. 00 - Tribune 1 fr. 00 - Loge 7 fr. 00 -
Cinéma seul : 1 fr. 00 - 7 fr. 00 - 0 fr. 00

Le Théâtre de Vals, s'ouvrira aussitôt le service à la carte.

En l'honneur de nos soldats et de nos poilus il est accordé une prime de 10 francs par place.
La Salle sera chauffée.

MEMOIRE D'ARDECHE TEMPS PRESENT

Abonnement aux Cahiers (sans adhésion à l'association) donnant droit aux 4 parutions trimestrielles 1988 : 100 F

Adhésion 1988 donnant droit à La Lettre d'information sur les activités de l'association et sur la vie culturelle du département : 10 F

Chèque postal ou bancaire à l'ordre de Mémoire d'Ardèche Temps Présent.

COURRIER ET CORRESPONDANCE

- à Mémoire d'Ardèche Temps Présent, Archives Départementales, Place André Malraux 07000 Privas.

- à Mémoire d'Ardèche Temps Présent, c/o M. BOULLE, secrétariat, Chantelaise 07170 Villeneuve-de-Berg en cas d'urgence.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

Actes du Colloque "Religion et Société en Ardèche", : 95 F franco.

Actes du colloque "Villages en Vivarais", : 125 F franco.

Cahiers n° 15, "Aici l'aigo es d'aur, l'eau et ses usages".

Cahiers n° 16, "Travailler en Ardèche, l'emploi".

Année 1987, collection complète (n° 13 et 14 Révolution, n°15 Eau et ses usages, n° 16 Emploi), 140 F franco.

Cahiers n° 17 et 18 "Malades et médecines en Ardèche", 1ère et 2ème parties.

Cahiers n° 19 "La papeterie en Ardèche".

Prix au n° franco : 45 F



Editeur : Association Mémoire d'Ardèche Temps Présent, loi de 1901, J.O. du 27 novembre 1983,
Archives Départementales, Place A. Malraux, 07000 Privas.

N° ISSN : 0765 - 9563

Imprimeur : Imprim'express - Privas
 Directeur de la publication : Pierre Ladet
 Secrétaire de la publication : Frédérique Cayrier
 Prix au numéro : 45 F
 Reproduction interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.